

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

9846

1

LA FEMME SEULE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre du
Gymnase, le 22 décembre 1912.

MAJORATION
TEMPORAIRE

0 fr. 50

P.-V. STOCK & C^{ie}, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

- MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes.
BLANCHETTE, comédie en trois actes.
LA COUVÉE, comédie en trois actes.
L'ENGRENAGE, comédie en trois actes.
LES BIENFAITEURS, comédie en quatre actes.
L'ÉVASION, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES, comédie en un acte.
LE BERCEAU, comédie en trois actes.
RÉSULTAT DES COURSES, comédie en six tableaux.
LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, comédie en quatre actes.
LA ROBE ROUGE, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
LES REMPLAÇANTES, pièce en trois actes.
LA PETITE AMIE, comédie en quatre actes.
LES AVARIÉS, pièce en trois actes.
MATERNITÉ, pièce en trois actes.
LES HANNETONS, comédie en trois actes.
SIMONE, pièce en trois actes.
LA FRANÇAISE, comédie en trois actes.
SUZETTE, comédie en trois actes.
LA FOI, pièce en cinq actes.
LA FEMME SEULE, comédie en trois actes.

EN COLLABORATION :

- AVEC M. GASTON SALANDRI
BERNARD PALISSY, un acte en vers.
AVEC M. PAUL HERVIEU
L'ARMATURE, pièce en cinq actes.
AVEC M. JEAN SIGAUX
LA DÉSERTEUSE, pièce en quatre actes.

Eugène BRIEUX

de l'Académie française.

III

La
Femme seule

COMÉDIE EN TROIS ACTES



155-703-
27/8/2

PARIS — 1^{er}

P.-V. STOCK & C^{ie}, ÉDITEURS

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

—
1913

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et d'analyse réservés pour tous pays, y compris la Russie, la Suède et la Norvège.
Entered according to act of Congress, in the year 1913, by Brieux, in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PERSONNAGES

NÉRISSE	MM. CALMETTES.
FÉLIAT	SIGNORET.
RENÉ	MONTEAUX.
M. GUÉRET	H. HOURY.
VINCENT	M. LAMY.
LE DÉLÉGUÉ	SAILLARD.
M. MAFFLU	PAUL BERT.
UN GARÇON DE BUREAU	BERTHAULT.
THÉRÈSE	M ^{mes} J. PROVOST.
M ^{lle} DE MEURIOT	EMILIENCE DUX.
M ^{me} NÉRISSE	M. CARON.
M ^{me} GUÉRET	CÉC. CARON.
CAROLINE LEGRAND	L. MARQUET.
LUCIENNE	M. CARÈZE.
LA MÈRE BOUGNE	MAD. GUITTY.
M ^{lle} GRÉGOIRE	DHELBE.
M ^{me} CHANTEUIL	BEYLAT.
LA PETITE BARON	MARINDA.
ANTOINETTE	YV. NATTIER.
MAUD	DORSEN.
UNE FEMME DE CHAMBRE	SALIANY.

PQ
2201
B5F4

*Il a été à part, sur papier de Hollande,
quinze exemplaires
numérotés et paraphés par les éditeurs.*

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Un salon Louis XV,

A droite, une grande baie vitrée de petits carreaux, et aveuglée par une grande tenture placée dans la pièce voisine.

Un piano.

Portes au fond et à droite.

Table.

Le salon est en désordre.

Un des carreaux de la baie a été enlevé et remplacé par un écran mobile.

Octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR GUÉRET, MADAME GUÉRET, LUCIENNE, MONSIEUR FELIAT, MAUD, NADIA, ANTOINETTE, RENÉ CHARTON, MADAME NÉRISSE, THÉRÈSE. *Madame Guéret — quarante-cinq ans - est en toilette d'après-midi. C'est une personne sèche et distinguée. Monsieur Guéret — cinquante-cinq ans — en redingote. Au lever du rideau madame Guéret est assise. Monsieur Guéret est debout à côté d'elle.*

MONSIEUR GUÉRET

Alors, vraiment, tu ne veux pas que j'aie entendre le troisième acte ?

MADAME GUÉRET, *sèche et distinguée.*

Puisque pour faire plaisir à ta filleule j'ai accepté de remplir ici le rôle de régisseur, tu peux bien me tenir compagnie. Et puis, mon frère va rentrer et il peut avoir quelque chose à te dire.

MONSIEUR GUÉRET, *soumis.*

Comme tu voudras, ma chère amie!...

MADAME GUÉRET

Je n'en reviens pas!

MONSIEUR GUÉRET

De quoi?

MADAME GUÉRET

De ce que nous faisons... Qu'est-ce que nous faisons?

MONSIEUR GUÉRET

Nous donnons à nos invités une représentation de *Barberine*... Il n'y a rien là de si extraordinaire...

MADAME GUÉRET

Ne te moque pas de moi, je t'en prie! Qu'est-ce que nous faisons! Qu'est-ce que nous faisons... Veux-tu que je te dise? C'est de l'aberration... Tu entends, de l'aberration... Et c'est avant-hier, avant-hier! que nous avons appris l'événement?

MONSIEUR GUÉRET

Nous...

MADAME GUÉRET, *qui a vu entrer Lucienne.*

Tais-toi.

(Entre Lucienne. — vingt ans — en Barberine de Musset. puis René et Madia avec Antoinette — dix-huit à vingt-deux ans — en suivantes de la reine. Lucienne va au piano, y prend un morceau de musique et vient vers madame Guéret.)

LUCIENNE

Alors, n'est-ce pas, madame, vous me soutiendrez bien, vous me donnerez le chant sur : « Voyez-vous pas que la nuit est profonde... »

MADAME GUÉRET

Soyez tranquille.

MAUD, *entrant.*

Nous sommes prêtes...

ANTOINETTE

Si le « trois » marche aussi bien que les deux premiers...

MAUD

Nous allons l'écouter jusqu'à notre entrée.

ANTOINETTE

Vous ne venez pas avec nous, madame ?

MADAME GUÉRET

Non, puisque j'ai dû consentir à me charger des bruits de la coulisse... C'est une tâche qu'on aurait pu, sans inconvénient, attribuer à une autre qu'à moi.

LUCIENNE

Oh! madame... Nous vous demandons pardon. Madame Chain nous a fait prévenir si tard, et vous nous rendez un si grand service.

MADAME GUÉRET

... Et enfin, je me dois à mes invités. Puisque j'ai réglé à Thérèse en organisant cette représentation, je ne dois rien négliger pour en assurer le succès.

LUCIENNE

Qu'elle est jolie en Kalekairi!

MADAME GUÉRET

Son costume ne fait pas trop scandale?

LUCIENNE

Oh! madame...

MADAME GUÉRET

Enfin!

LUCIENNE

... Attention... C'est à moi, bientôt... Thérèse vient de sortir avec ses sequins...

MADAME GUÉRET

En effet... Mais René nous fera signe... N'importe...

(Elle va au piano. René paraît à la porte du fond.)

RENÉ

Lucienne, vous êtes prête ?

LUCIENNE

Oui.

RENÉ

Vous ne dites qu'un couplet ?

LUCIENNE

Un seul. *Bas.* Eh bien ! elle en a, du succès, votre Thérèse !

RENÉ. *bas.*

N'est-ce pas ? Je suis heureux, Lucienne, très heureux, j'é l'aime tant !

LUCIENNE

Attention... C'est à moi, je crois ?

RENÉ

Oui, c'est à vous... Attendez... *(Il est allé écouter à la porte du fond et revient.)* Venez... Tournez-vous de ce côté afin de donner l'impression d'éloignement. A nous !

(Madame Guéret, au piano, accompagne Lucienne.)

LUCIENNE, *chantant.*

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
Qu'allez-vous faire
Si loin d'ici ?
Voyez-vous pas que la nuit est profonde
Et que le monde
N'est que souci ?

MADAME GUÉRET, *compliments de politesse.*

Vous avez une voix charmante, mademoiselle Lucienne.

(*Lucienne va reporter sa musique sur le piano en remerciant d'un sourire.*)

RENÉ, à *Lucienne.*

Et votre guichet... Avez-vous remarqué votre guichet, il n'était pas installé à la répétition générale. Vous l'ouvrez dans ce sens. C'est un guichet dans la muraille... Il devait s'ouvrir autrement... Nous avons déjà été forcés d'enlever une vitre... Vous nous excusez, madame Guéret?...

MADAME GUÉRET, *résignée.*

Mais oui, mais oui, vous le savez bien.

RENÉ

Alors vous le soulevez... Et pour parler... vous avancerez bien, qu'on vous voie.

LUCIENNE

Compris...

RENÉ

N'y touchez pas maintenant! (A *Madame Guéret*.
Vous pensez à la cloche, madame?... Vous avez le
temps... dix minutes au moins... Je vous prévien-
drai... Mademoiselle Lucienne, ça va être à vous...
En scène!

LUCIENNE

Voilà! Voilà!

*(Elle sort.)*MADAME GUÉRET, *un soupir*.

Donner la comédie dans la situation où nous
sommes, c'est tout de même inimaginable... Je ne
sais pas comment j'ai pu y consentir.

MONSIEUR GUÉRET

Il y avait un mois qu'on répétait la pièce, et
Thérèse...

MADAME GUÉRET

Et non seulement j'y ai consenti, mais j'y joue
presque un rôle.

MONSIEUR GUÉRET

Nous n'avions guère que vingt-quatre heures
pour décommander tout le monde... Et puis, c'est

notre dernière fête mondaine... C'est une fête d'adieux secrets... Ensuite il aurait fallu tout dire à Thérèse...

MADAME GUÉRET

Pardon. C'est à cause de sa fête que tu m'as demandé de lui cacher jusqu'à demain ce qui s'est passé et qui l'intéresse cependant autant que nous. *Entre M. Féliat, soixante ans. Correct, sans élégance.*) Voici mon frère.

MONSIEUR FÉLIAT

J'ai du nouveau... Mais nous n'allons pas être dérangés?

MADAME GUÉRET

Si, à chaque instant.

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, allons dans une autre pièce.

MADAME GUÉRET

Ce n'est pas possible... Je dois...

MONSIEUR GUÉRET

Marguerite a bien voulu contribuer, d'ici, à la représentation, et remplacer madame Chain, subitement souffrante.

MADAME GUÉRET, *rageuse.*

Oui. Je fais les bruits de coulisse, moi! A mon

âge! (*Un soupir.*) Parle, Étienne, parle... Dis-nous ce que tu as à nous dire...

MONSIEUR GUÉRET

On pourrait attendre la fin...

MADAME GUÉRET, *à son mari.*

Tu es admirable d'inconscience!... Alors, tu n'es pas pressé de savoir ce que mon frère vient nous dire?... Vraiment, on ne croirait pas que c'est toi qui es la cause de tout... (*À son frère.*) Qu'y a-t-il?

MONSIEUR FÉLIAT

J'ai vu l'avoué. Il faut que votre filleule signe ce soir même le pouvoir afin qu'il arrive demain matin à Lyon.

MONSIEUR GUÉRET, *qui a regardé le papier.*

Mais on ne peut pas lui faire signer cela sans tout lui dire.

MADAME GUÉRET

Enfin, il faut bien qu'elle apprenne ce qui s'est passé, sapristi! Je dois dire que je n'ai rien compris à cette sentimentalité qui t'a fait lui cacher ce malheur...

MONSIEUR GUÉRET

Cette pauvre enfant...

MADAME GUÉRET

Tu es extraordinaire, ma parole! On croirait que

le notaire a enlevé des fonds à elle seule... Elle n'a plus de dot, c'est entendu. Nous, nous n'avons plus de fortune...

MONSIEUR GUÉRET

Il nous reste La Tremblaye.

MADAME GUÉRET

Parce que La Tremblaye était à mon nom, heureusement.

(Entre René affolé.)

RENÉ

Où est mademoiselle Thérèse? Mademoiselle Thérèse! Elle va rater son entrée! (*Écoutant.*) Non! Elle entre, je l'entends... Quelle peur j'ai eue!... (*A madame Guéret.*) Surtout, madame, n'oubliez pas la cloche... Presque aussitôt que mademoiselle Thérèse sortira de scène!

MADAME GUÉRET

Mais oui! Mais oui!

RENÉ

Et mes accessoires!

(Il sort en courant.)

MONSIEUR FÉLIAT

Nous avons un moment?

MADAME GUÉRET

Oui.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous êtes toujours décidés à venir à Évreux?

MONSIEUR GUÉRET

Certainement.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous ne regretterez pas Paris ; vous en êtes sûr?

MADAME GUÉRET

Oh ! non.

MONSIEUR GUÉRET

Paris m'est devenu insupportable. Depuis deux ans...

MADAME GUÉRET

Depuis que tu as commencé à jouer.

MONSIEUR GUÉRET

Depuis deux ans, ce n'est que par des artifices que nous gardons les apparences de la fortune... La fuite du notaire n'est que le dernier coup.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous n'avez pas peur de vous ennuyer à La Tremblaye?

MONSIEUR GUÉRET, *résigné.*

Que voulez-vous !

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, écoutez-moi. Je vous ai dit... *(René entre, prend un objet sur une table. M. Féliat s'est tu.)*

RENÉ

Bonjour, mon oncle.

(Il disparaît aussitôt.)

MONSIEUR FÉLIAT

Bonjour, René.

MONSIEUR GUÉRET

Il ne sait rien encore?

MONSIEUR FÉLIAT

Non... Et ma belle-sœur m'a demandé de le prévenir.

MADAME GUÉRET

A quoi bon?... En somme, s'ils sont fiancés, nous n'en savons rien.

MONSIEUR GUÉRET

Oh!

MADAME GUÉRET

Officiellement, nous n'en savons rien... Car nous vivons dans ce temps étrange où les jeunes gens ne consultent même plus leurs parents...

MONSIEUR FÉLIAT

René avait averti les siens, qui consentaient...

MADAME GUÉRET

Sans enthousiasme...

MONSIEUR FÉLIAT

Oh! sans enthousiasme, certes!... Je le prévien-
drai donc.

MADAME GUÉRET

Le plus tôt sera le mieux.

MONSIEUR FÉLIAT

Aujourd'hui même...

MONSIEUR GUÉRET

J'ai peur qu'elle n'ait un gros chagrin.

MADAME GUÉRET

Oh! à son âge...

MONSIEUR FÉLIAT

Qu'est-ce que je disais, lorsqu'il est entré? Ah! oui... Vous savez que j'avais décidé d'adjoindre à mon imprimerie un atelier de reliure. Vous avez vu le bâtiment en construction où je veux l'installer. Si les choses vont comme je l'espère, je ferai un essai de reliure d'art à bon marché. Je cherchais, pour surveiller et diriger ce nouveau service, un homme qui ne me vole pas, qui n'ait pas d'idées à

lui sur la partie, car je veux qu'il adopte les miennes, et qui, cependant n'y soit pas tout à fait étranger. Je croyais l'avoir trouvé. Je l'ai vu. Il ne me plaît pas... Voulez-vous être cet homme-là? Cela vous convient-il?

MONSIEUR GUÉRET

Si ça me convient! Oh! mon cher Féliat, quel service vous me rendez! A dire vrai, je me demandais à quoi j'emploierais mon temps et je redoutais l'ennui... Mais ce que vous m'offrez, c'est le rêve! Qu'en dis-tu, Marguerite?

MADAME GUÉRET

Je suis enchantée.

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, voilà qui est entendu?

MONSIEUR GUÉRET, *à son beau-frère.*

Vous verrez, vous ne regretterez pas d'avoir eu confiance en moi.

MONSIEUR FÉLIAT

Et votre filleule?

MADAME GUÉRET

Thérèse?

MONSIEUR FÉLIAT

Oui. Comment va-t-elle accepter la double

nouvelle de sa ruine et de la rupture de son projet de mariage ?

MADAME GUÉRET

Mais je la crois assez intelligente pour comprendre que l'une est la conséquence de l'autre. Elle ne s'attend pas, je suppose, à ce que les parents de René donnent leur fils à une fille sans dot.

MONSIEUR FÉLIAT

Je ne le crois pas. Mais que va-t-elle devenir ?

MONSIEUR GUÉRET

Nous l'emmènerons avec nous, naturellement.

MADAME GUÉRET

Naturellement me plait.

MONSIEUR GUÉRET

Elle n'a aucun parent, son père me l'a confiée...

MADAME GUÉRET

Il te l'a confiée, et c'est moi qui ai eu subitement la charge d'une enfant qui ne m'était rien.

MONSIEUR GUÉRET

Oh ! une enfant... Elle avait dix-neuf ans à la mort de son père.

MONSIEUR FÉLIAT

C'est accepter une grosse responsabilité que d'as-

sumer la surveillance d'une jeune fille de dix-neuf ans.

MADAME GUÉRET, *grinçant de rire.*

Oh! oh! la surveillance!... Surveiller mademoiselle Thérèse!... Tu crois qu'elle est une personne à se laisser surveiller?... Tu viens de la voir pendant les vacances, cependant...

MONSIEUR GUÉRET

Tu n'as pas eu à la surveiller : elle était au Lycée.

MADAME GUÉRET

Oui, elle était au Lycée... Au Lycée de jeunes filles.

MONSIEUR GUÉRET

Elle ne pouvait pas être au Lycée de garçons!

MADAME GUÉRET

Quand tu auras à faire des remarques spirituelles comme celle-là, tu pourras sans inconvénient les garder pour toi, mon ami... Depuis deux ans, elle n'y est plus, au Lycée... La voici!

(Entre Thérèse, en costume de Kalekairi de Barberine. Thérèse est une jolie fille de vingt-trois ans, saine et gaie.)

THÉRÈSE

La cloche! La cloche! Marraine, vous alliez oublier la cloche!... Bonjour, monsieur Féliat!

(*Thérèse prend une cloche sur la table.*)

MADAME GUÉRET

J'allais l'oublier, c'est que... tout cela est un peu nouveau pour moi.

MONSIEUR FÉLIAT

Je vous prie de m'excuser si je ne vous avais pas reconnue tout de suite.

THÉRÈSE

Ah! mon costume... Il est original, n'est-ce pas?

MADAME GUÉRET

Original, en effet.

RENÉ, *paraissant au fond et disparaissant aussitôt.*

Le coup de cloche!... Et en scène, mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE

Voilà. (*Elle sonne.*) C'est à moi. (*Elle sort.*)

MADAME GUÉRET, *un soupir.*

Et je l'ai fait allonger!

MONSIEUR FÉLIAT

Quoi donc?

MADAME GUÉRET

Son costume! (*A son mari.*) Ce que je vois de

plus clair là-dedans, c'est que nous la gardons avec nous.

(Entre René, toujours agité.)

RENÉ

Et la reine ! Madame Nérissé...

MADAME GUÉRET

Je ne l'ai pas vue.

RENÉ

Mais alors !... *Il va à la porte de gauche.* Madame Nérissé !

MADAME NÉRISSE, *du dehors.*

Voilà... Je suis prête...

RENÉ

Je voulais vous prévenir qu'Ulric sera à votre droite... Et s'il bafouille, enchaînez ! enchaînez !

MADAME NÉRISSE, *de même.*

Bien... C'est à moi ?

RENÉ

C'est à vous. *A madame Guéret.* Vous pensez aux trompettes ?

MADAME GUÉRET

Oui... Mais cependant il sera bon de me prévenir.

RENÉ

Comptez sur moi.

(Il sort.)

MONSIEUR FÉLIAT

Savez-vous bien que si elle veut, elle trouvera à se marier à Évreux.

MADAME GUÉRET

Sans dot ?

MONSIEUR FÉLIAT

Sans dot. Au bal de la Sous-Préfecture, elle a fait sensation... Elle est jolie, d'ailleurs.

MADAME GUÉRET

Elle a sa jeunesse.

MONSIEUR FÉLIAT

M. Gambard m'a fait très nettement des ouvertures à ce sujet.

MADAME GUÉRET

M. Gambard ?... M. Gambard des jardins de l'Évêché ?

MONSIEUR FÉLIAT

Lui-même.

MADAME GUÉRET

Mais il est très riche.

MONSIEUR GUÉRET

Il a quarante-neuf ans.

MADAME GUÉRET

Elle ne saurait émettre des prétentions exagérées...

MONSIEUR FÉLIAT

Et je crois que M. Beaudoin...

MONSIEUR GUÉRET

Il est presque infirme.

MADAME GUÉRET

Elle ne trouverait pas l'équivalent à Paris.

MONSIEUR GUÉRET

Elle ne voudra pas de ces maris-là.

MONSIEUR FÉLIAT

On pourrait essayer de lui faire comprendre que la raison...

(Entre René toujours affairé. Lucienne le suit. A ce moment, M. Féliat se trouve debout, à côté du guichet par où Barberine doit parler. René l'en écarte sans politesse.)

RENÉ

Pardon, mon oncle, ne restez pas là devant le guichet.

MONSIEUR FÉLIAT, *s'écartant.*

Pardon... Je ne savais pas.

RENÉ

Oh ! j'ai encore un moment...

MONSIEUR FÉLIAT

Sapristi, je ne t'avais jamais vu si affairé... Et chez ton patron on te reproche d'être un mollasson et un rêveur...

MADAME GUÉRET

C'est probablement que René a plus de goût pour le théâtre que pour les affaires...

RENÉ, *riant.*

Ça, on peut le dire ! (*A Lucienne.*) A vous. Approchez... Soulevez... Pas encore... Là... Allez...

LUCIENNE, *au guichet.*

« Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme ces vieilles femmes que vous n'aimez pas, c'est-à-dire de filer... »

RENÉ

Très bien.

LUCIENNE. *à M. Féliat.*

Je vous demande pardon, monsieur... Je n'ai pas encore eu le temps de vous saluer.

MONSIEUR FÉLIAT

Eh ! c'est mademoiselle Lucienne, qui est venue cet été aux vacances voir son amie mademoiselle Thérèse... Je ne vous reconnaissais pas.

LUCIENNE .

Parce que je suis en *Barberine*... Je suis bien heureuse de jouer ce rôle-là... C'est moi qui dis la phrase si tendre et si caressante et d'un si joli rythme... vous savez... qui résume si bien le tableau idéal de la journée d'une épouse : « Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, et je te lis une page, je couds une aiguillée et je m'endors contente sur ton cœur... »

MONSIEUR FÉLIAT

Voilà qui est très bien... *Barberine*, c'est de qui donc, déjà ?

LUCIENNE

Alfred de Musset.

MONSIEUR FÉLIAT. *à madame Guéret.*

Ah ! oui, parfaitement, Alfred de Musset... Je l'ai

lu dans ma jeunesse... C'est un poète pour lequel on fait faire souvent de très jolies reliures...

RENÉ

Mon oncle... mon oncle... Je vous demande pardon... Vous parlez un peu haut... Nous avons peine à entendre la réplique...

MONSIEUR FÉLIAT. *très poli.*

Je suis confus... je suis confus...

RENÉ. *à Lucienne.*

A vous !

LUCIENNE

« Seigneur, ces cris ne servent de rien. Il commence à se faire tard, si vous voulez souper il est temps de filer... » Là... Il faut que j'aie répéter avec Ulric...

(Elle sort en courant après un petit geste d'adieu à M. Féliat.)

RENÉ, *à madame Guéret.*

Les trompettes, n'est-ce pas, madame ?

MADAME GUÉRET

Oui, oui, les trompettes !... Soyez tranquille.

(Lucienne et René sortent.)

MONSIEUR FÉLIAT

Tu joues de la trompette ?

MADAME GUÉRET

Oui, au piano.

MONSIEUR FÉLIAT

Je ne sais où je dois me mettre ? Je voudrais être certain de ne pas gêner le cours de la représentation. Je n'ai pas l'habitude des coulisses...

MADAME GUÉRET

Mais moi non plus...

(Entre Thérèse en Kalekairi, suivie de René.)

THÉRÈSE

C'est à moi... c'est à moi... !

MONSIEUR FÉLIAT, à madame Guéret.

Elle a tout à fait l'air d'une comédienne... d'une professionnelle...

RENÉ, à Thérèse.

Allez !

THÉRÈSE, au guichet.

« La maîtresse dit, puisque vous ne filez pas, que vous vous passerez de souper, elle croit que vous n'avez pas faim, aussi je vous souhaite une bonne nuit. » *Elle referme le guichet. Très guie.* Bonjour, monsieur Féliat.

RENÉ

Venez, venez. Nous n'avons pas une seconde avant notre entrée...

THÉRÈSE

A tout à l'heure... A tout à l'heure ! (*Elle sort.*)

RENÉ, à madame Guéret.

Allez, madame, c'est à vous ! Mais madame, allez donc.

MADAME GUÉRET

C'est bien ! C'est bien !

(*Elle sonne au piano un appel de trompettes.*)

RENÉ

Parfait.

MADAME GUÉRET

Ouf ! C'est fini ! Nous allons enfin pouvoir causer tranquillement... Si elle est assez sotte pour refuser les deux partis que tu lui proposes...

MONSIEUR GUÉRET

Elle les refusera, sois-en certaine.

MADAME GUÉRET

Nous la garderons donc avec nous. Mais je ferai mes conditions.

MONSIEUR GUÉRET

Tes conditions ?

MADAME GUÉRET

Je ne veux pas de scandale à Évreux.

MONSIEUR GUÉRET

Elle n'y fera pas scandale.

MADAME GUÉRET

Parce qu'elle changera. Il faudra bien qu'elle se dise qu'elle devra laisser à la capitale toutes ses allures d'indépendance.

MONSIEUR GUÉRET

Quelles allures ?

MADAME GUÉRET

* Je parle par exemple de sa prétention d'écrire des lettres et d'en recevoir sans aucun contrôle. *A son frère.* Elle a su s'arranger de telle façon que je ne vois même plus les enveloppes de son courrier. *A son mari.* Je parle aussi de ses allures d'étudiante...

MONSIEUR GUÉRET

Elle va aux cours, aux conférences, avec des petites amies à elle...

MADAME GUÉRET

Elle n'ira plus naturellement, et elle devra aussi renoncer aux sorties non accompagnée.

MONSIEUR GUÉRET

Elle est majeure.

MADAME GUÉRET

Une jeune fille bien élevée n'est jamais majeure.

MONSIEUR FÉLIAT

C'est certain.

MADAME GUÉRET

Et le chapitre des toilettes comportera aussi quelques réformes...

MONSIEUR GUÉRET

Elle sera bien forcée d'être simplement mise, puisqu'elle n'aura plus un sou.

MADAME GUÉRET

Ce n'est pas une raison. Je lui signifierai qu'elle ait à prendre modèle sur ces demoiselles de la société.

MONSIEUR FÉLIAT

Naturellement.

MADAME GUÉRET

Ses lectures seront également surveillées...
(*A son frère.*) Si tu pouvais savoir ce qu'elle lit, mon pauvre Étienne ! Un jour, j'ai trouvé sur sa table, un livre... une ordure... Sais-tu ce qu'elle a répondu à mes observations ?... Que cette lecture

immonde était nécessaire à la préparation de ses examens... Et le pis, c'est que c'était vrai : elle m'a montré le programme.

MONSIEUR FÉLIAT

Ah ! on prépare à nos enfants, une triste génération de femmes !

MADAME GUÉRET

Ne parlons plus de cela ! Ce sujet touche à la politique, et tu ne serais pas d'accord avec Henri... Quoi qu'il en soit, je me montrerai très bonne pour elle. Lorsqu'elle saura où elle en est, je suppose, d'ailleurs, que son petit orgueil sera rabaissé... Je ne la laisserai pas dans l'inquiétude, et dès sa première prière, je lui dirai que nous la gardons... mais je lui dirai aussi ce que je désire en échange.

MONSIEUR GUÉRET

Ne vaudrait-il pas mieux...

MADAME GUÉRET

Mon ami, j'en ferai à ma tête... Cela nous a trop mal réussi de te laisser en faire à la tienne. Voici madame Nérisset... La pièce est donc finie. (*A son mari.*) Il te faut aller faire les honneurs du buffet. Je te rejoins dans un moment au petit salon.

MONSIEUR GUÉRET

Très bien.

Il sort.

MADAME NÉRISSE

Vous savez, chère madame, que j'ai rarement vu une fête aussi réussie que la vôtre... Je voulais féliciter Thérèse, mais elle est déjà partie s'habiller.

MADAME GUÉRET, *songeuse*.

Oui... (*Sans conviction.*) Vous avez toujours l'intention, naturellement, d'en parler dans votre journal?

MADAME NÉRISSE

De votre matinée ! Comment ! si j'ai l'intention ! mais, chère madame, les photographies que nous avons prises à la répétition générale sont au clichage !... Mais oui, nous parlerons de votre fête, dans l'*Art féminin* !... N'en doutez pas !... On dirait que cela vous contrarie !

MADAME GUÉRET

S'il avait été possible...

MADAME NÉRISSE

Ce n'est pas possible... Réfléchissez... Sans doute, les abonnés de l'*Art féminin* pourraient s'étonner que leur journal gardât le silence sur une représentation mondaine de *Barberine*, dans laquelle la directrice de la Revue tenait un rôle ; cependant, à la rigueur, s'il ne s'agissait que de moi, je pourrais trouver une explication, inventer quelque chose

afin de vous être agréable... Mais il y a votre filleule... votre charmante Thérèse, notre collaboratrice, par la plume et par le dessin... Je ne vous ai pas assez dit le succès considérable qu'ont obtenu ses deux contes illustrés par elle-même... Elle est très aimée.

MADAME GUÉRET

On ignorerait...

MADAME NÉRISSE

Comment, on ignorerait...! Mais il y a parmi vos invités dix personnes qui dans une heure iront porter un écho dans les grands quotidiens afin de s'y faire nommer. Le silence de l'*Art féminin* ne se comprendrait pas, je vous l'assure... (A M. Féliat.) N'est-ce pas, monsieur?

MONSIEUR FÉLIAT

Excusez-moi, ma lame, je ne suis pas d'ici.

MADAME GUÉRET

N'en parlons plus...

MADAME NÉRISSE

Qu'est-ce qu'il y a? Vous aviez une raison de vouloir qu'on ne parlât pas d'un *meeting* aussi *select*.

MADAME GUÉRET

Non... Seulement, c'est à cause de notre famille

en province... Ce serait trop long à vous raconter. Mettons que je n'ai rien dit... (*Changeant de ton.*) Alors, vraiment, sincèrement, vous trouvez que Thérèse a quelque petit talent...?

MADAME NÉRISSE

Un *grand* talent... N'avez-vous pas lu ces deux articles ?

MADAME GUÉRET

Oh ! moi, je suis d'une autre époque, où l'on eût encore trouvé extraordinaire qu'une jeune fille composât des romans... Mon frère est de même. Je ne vous ai pas présenté mon frère?... M. Féliat, d'Evreux. (*A son frère.*) Madame Nérissé, la directrice de la *Revue de l'Art Féminin*, qui a bien voulu collaborer à notre petite fête. (*A madame Nérissé.*) Oui... Vous parliez de... de... de cette composition de Thérèse. Votre public a été, je suppose, indulgent pour une œuvre d'amateur.

MADAME NÉRISSE

Les professionnels qui font mieux, je les cherche... Je suis certaine d'un gros succès pour le numéro qui publiera sa photographie.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous publierez sa photographie ?

MADAME NÉRISSE

Et dans le costume de Kalekairi.

MADAME GUÉRET

Dans le costume de Kalekairi!

MADAME NÉRISSE

En première page... Il paraît que le cliché est superbe. Je vous en apporterai un exemplaire, tantôt... Et vos parents de province vous en feront des compliments. Allons, à tantôt... *(A la porte.)* Je cherchais Maud et Nadia que je dois reconduire. Je les vois là-bas en train de flirter... C'est de leur âge, pauvres petites... *(Avec complaisance, à Maud et Nadia qui sont au dehors.)* Bon, bon, je vous laisse. *(A madame Guéret.)* Elles préfèrent rentrer seules. Au revoir, chère madame... *(Salut à M. Féliat.)* Monsieur... *(A madame Guéret.)* Au revoir, chère madame... Et n'ayez pas cet air confus parce que vous avez une filleule qui sera, si elle le veut, un grand littérateur, ou un grand dessinateur, comme elle eût été une grande comédienne si la fantaisie avait pu lui en prendre... A tantôt, et encore, toutes mes félicitations. *(Elle sort.)*

MADAME GUÉRET

Entin! Ce n'est pas ma fille!... Je vais prendre

congé de mes invités, et je reviens pour avoir avec Thérèse la conversation nécessaire... Tu m'attends... Il y a des journaux sur la petite table... Ah! mon Dieu! Dans quel temps vivons-nous!

(Elle sort.)

SCÈNE II

M. FÉLIAT, puis LUCIENNE, et THÉRÈSE. Seul, M. Féliat va vers la porte et regarde du côté où madame Nérissa avait remarqué Maud et Nadia. Après un moment il donne des signes d'agitation.

MONSIEUR FÉLIAT, scandalisé.

Oh ! c'est à ne pas croire... Oh ! oh ! c'est à ne pas croire ses yeux... Je vais tousser pour les prévenir qu'on les voit... Hum !... Elles m'ont vu... Elles me font un petit bonjour de la main... Et elles continuent !

(Lucienne et Thérèse, en costume de ville, entrent et remarquent le manège de M. Féliat.)

THÉRÈSE, bas.

Qu'est-ce qu'il a ?

LUCIENNE

Qu'est-ce qui le met dans cet état ?

(Elles veulent voir ce qui cause son émoi, et s'approchent. Il les entend, et se retourne.)

MONSIEUR FÉLIAT

C'est inouï!

THÉRÈSE

Vous paraissez agité... Qu'y a-t-il donc ?

MONSIEUR FÉLIAT

Ce sont ces jeunes filles, dont la conduite avec ces jeunes gens est vraiment scandaleuse.

LUCIENNE

Voyons...

MONSIEUR FÉLIAT

Ne regardez pas... (Se reprenant, à mi-voix.) Oh! il est vrai...

THÉRÈSE, riant.

Il est vrai...

MONSIEUR FÉLIAT

Rien.

LUCIENNE

Vous vous dites : elles en font autant :

MONSIEUR FÉLIAT

Non! Non! Pas autant.

LUCIENNE

Oh presque... *Dénégation de M. Féliat.* Si!... Si... J'ai bien vu votre regard hier, à la fin de la répétition... Vous m'avez vue flirter et vous avez immédiatement imaginé des choses très vilaines. Le flirt n'est pas ce que vous pensez. Quand nous flirtons, nous jouons à l'amour avec des petits jeunes gens, comme autrefois nous jouions à la maternité avec nos poupées.

MONSIEUR FÉLIAT

Cela ne justifie pas...

THÉRÈSE

Vous allez comprendre. On nous gâte tellement lorsque nous sommes enfants, on nous garde si jalousement aussi, que nous devinons qu'il y a en nous des forces redoutables et charmantes. Le flirt, c'est l'essai de ces forces-là.

LUCIENNE

Nous essayons nos armes.

THÉRÈSE

Mais les épées sont mouchetées et les pistolets chargés à poudre seulement.

LUCIENNE

C'est très amusant et ça ne fait de mal à personne.

THÉRÈSE

Monsieur Féliat, vous avez lu des mauvais livres. Aujourd'hui, parmi les jeunes filles, il n'y a plus d'oies blanches ni de demi-vierges. Nous sommes d'honnêtes petites personnes très froides et très réfléchies, et en même temps très loyales et très gaies.

MONSIEUR FÉLIAT

J'en suis convaincu. Mais voulez-vous permettre à mon expérience...

THÉRÈSE

C'est que l'expérience, à nos yeux...

LUCIENNE

Oui, l'expérience...

THÉRÈSE

Vous avez de l'expérience : cela veut dire que vous connaissez le passé mieux que nous. Mais nous, nous connaissons mieux le présent.

MONSIEUR FÉLIAT

Je pense que ces jeunes personnes jouent là un jeu dangereux.

THÉRÈSE

Soyez sans inquiétude sur leur compte.

MONSIEUR FÉLIAT

Je pense tout de même que ces manières pourraient les mener loin.

THÉRÈSE

Mais non ! Mais non ! Monsieur Féliat, vous n'y êtes pas, croyez-moi ! Vous n'y êtes pas.

LUCIENNE

Nous sommes trop intelligentes pour ne pas demeurer honnêtes.

MONSIEUR FÉLIAT

Il y a les surprises du cœur.

LUCIENNE

Pas pour nous. Le flirt est une dispersion, une dilution, un dérivatif.

THÉRÈSE

Une soupape de sûreté, si vous voulez.

LUCIENNE

Nulle de nous n'ignore la valeur de la vertu, ni le prix d'un trésor que les jeunes gens d'ailleurs ne songent pas à nous ravir. Ce qu'elles veulent, ce que nous voulons toutes, c'est faire honnêtement un beau mariage.

MONSIEUR FÉLIAT

Je vous approuve. Seulement, autrefois, la sa-

gesse ne s'exprimait pas par des bouches aussi jeunes.

THÉRÈSE

Comment pouvez-vous nous reprocher d'avoir fini par penser comme vous pensiez vous-mêmes ?

MONSIEUR FÉLIAT

Les jeunes filles de mon temps n'allaient ni au lycée, ni à la gymnastique, et elles n'en étaient pas moins pures.

LUCIENNE

Elles sont devenues les femmes d'aujourd'hui cependant. Si je m'instruis, et si je m'adonne aux sports, c'est parce que j'aurais voulu être en pleine valeur morale et physique afin de mériter un homme supérieur par la fortune et par le talent.

THÉRÈSE

Toute notre existence dépendra de l'homme à qui nous aurons su plaire.

MONSIEUR FÉLIAT

J'ai déjà lu cela quelque part.

LUCIENNE

Moi aussi, mais ce n'en est pas moins vrai...

THÉRÈSE

Il est curieux que nous ayons l'air de dire des

énormités lorsque nous répétons ce que nos grands-pères et nos grand-mères prêchaient à leurs filles.

LUCIENNE

Ils avaient raison. L'amour ne fait pas le bonheur. Il faut songer à l'avenir. Nous y songeons. Nous ne faisons que cela. Nous ne pensons qu'à nous assurer le meilleur rang futur dans la société, et nous ne sommes pas des étourdies, ni des égoïstes. Nous voulons que nos enfants ne manquent pas du confort, de l'aisance que nous avons eus. Nous sommes très équilibrées, vraiment.

MONSIEUR FÉLIAT. *qui ne se contient plus.*

En effet. Vous l'êtes... vous l'êtes... à faire frémir... Je vous demande pardon, je vais faire un petit tour au buffet.

LUCIENNE

Voulez-vous que nous vous y conduisions?

MONSIEUR FÉLIAT

Merci, merci...

LUCIENNE

C'est là, au bout, à droite...

MONSIEUR FÉLIAT

Je trouverai... Merci...

(Il sort.)

SCÈNE III

THÉRÈSE, LUCIENNE

THÉRÈSE, *riant*.

Tu l'as effarouché, cet Ebroïcien.

LUCIENNE

Oh! je n'ai ajouté à la vérité que juste le nécessaire pour la rendre piquante... Mais j'ai bien autre chose à te dire. Ça y est!

THÉRÈSE

Quoi donc?

LUCIENNE

Mon mariage!

THÉRÈSE

Vraiment?

LUCIENNE

Bouclé! Armand a parlé à ses parents, lesquels ont parlé aux miens! Enfin! Je ne ferai plus de piano, je ne chanterai plus des airs langoureux! Je ne me contraindrai plus à être coquette! Je ne lancerai plus sur les groupes de jeunes gens des regards amoureux! Je ne flirterai plus! Ouf! Et sais-tu comment il s'est décidé...? C'est assez inattendu... Mes parents se saignaient aux quatre veines pour me parer, n'est-ce pas, pour se donner l'air plus riches qu'ils ne sont, afin d'attirer les regards des futurs épouseurs. Moi, de mon côté, dans la même intention, je prenais des airs de mondaine, et j'affectais de mépriser l'argent, et de n'être au courant que des plaisirs parisiens. Tout allait à l'encontre de mes projets. Je voulais séduire Armand, je n'arrivais qu'à lui faire peur. Il trouvait trop coûteux l'entretien d'une femme comme celle-là. Il a fallu je ne sais quel hasard de conversation, je ne sais quel besoin subit d'expansion de ma part, pour qu'il apprenne mes goûts réels qui sont très simples. Il en a été ravi, et il s'est enfin décidé.

THÉRÈSE

Je te félicite, ma bonne Lucienne... Je te souhaite d'être heureuse, bien heureuse...

LUCIENNE

C'est une autre question... Armand n'est pas sans

défauts... Mais que veux-tu... L'essentiel, c'est de se marier, n'est-ce pas?... ,

THÉRÈSE

Évidemment. Eh bien, si ton mariage s'est aujourd'hui décidé, le mien s'est rompu.

LUCIENNE

Je viens de causer avec René : jamais il ne m'a paru si heureux, ni si épris de toi.

THÉRÈSE

Il ne sait rien encore. Ou peut-être apprend-il la nouvelle en ce moment même.

LUCIENNE

Quelle nouvelle?

THÉRÈSE

Je n'ai plus de dot, ma pauvre petite.

LUCIENNE

Tu n'as plus de dot?

THÉRÈSE

Non ! Enlevée ma dot, avec le notaire qui la gardait...

LUCIENNE

Depuis quand ?

THÉRÈSE

Je l'ai su avant-hier matin. Parrain et marraine,

qui perdent aussi une grosse somme de leur côté, ont eu la jolie pensée (ne me croyant pas avertie) de ne rien me dire, afin, je suppose, de ne pas me gâter mon plaisir d'aujourd'hui. J'ai fait comme eux, et personne ne sait rien, sauf toi maintenant et René sans doute.

LUCIENNE

Que vas-tu faire?

THÉRÈSE

Que veux-tu que je fasse?... Il ne peut pas m'épouser sans le sou, n'est-ce pas? Je lui rendrai sa parole, naturellement.

LUCIENNE

Tu crois qu'il acceptera que tu la lui rendes?

THÉRÈSE

Ses parents l'y obligeront bien. Ils n'auraient qu'à lui couper les vivres pour le tenir à leur merci. Je crois qu'il gagne cent francs par mois dans l'étude où il est... Alors, tu vois...

LUCIENNE

Ma pauvre Thérèse! Et tu as pu jouer *Barberine* avec ce secret-là dans le cœur!

THÉRÈSE. *douloureuse.*

Je ne te dis pas que je n'ai pas souffert depuis avant-hier : les nuits sont longues.

LUCIENNE

Ma pauvre chérie!... Tu l'aimais bien.

THÉRÈSE, *très émue.*

Oui!... Ne me fais pas pleurer, veux-tu?

LUCIENNE

Quand tu pleureras!

THÉRÈSE

Tu sais que...

LUCIENNE, *très tendre.*

Oui... On sait que tu es très orgueilleuse.

THÉRÈSE

Que veux-tu!

LUCIENNE

Alors, tu lui rendras sa parole?

THÉRÈSE

Oui... Je ne le reverrai plus.

LUCIENNE

Tu ne le reverras plus!

THÉRÈSE

Je lui écrirai... Si je le voyais, je ne serais peut-être pas assez maîtresse de moi... En lui écrivant, je pourrais mieux lui faire comprendre qu'il faut nous résigner à l'inévitable!

LUCIENNE

Comme il va souffrir!

THÉRÈSE

Et moi!... Ah! s'il avait de l'énergie!... S'il me connaissait bien!... S'il devinait que je saurais gagner ma vie, et qu'il pourrait arriver à gagner la sienne... S'il osait se passer du consentement de ses parents...

LUCIENNE

Dis-lui qu'il le doit...

THÉRÈSE

C'est impossible... Ses parents sont riches. De quoi pourrait-on me soupçonner, grands dieux! Je lui donnerai au contraire tous les arguments que pourrait lui donner son père... Ah! s'il trouvait à y répondre. Lucienne!... s'il trouvait à y répondre! (*Larmes.*) Mais le pauvre petit! Il ne saura qu'obéir...

LUCIENNE

Comme tu l'aimes!

THÉRÈSE

Oui, oui, oui, je l'aime... il est faible, c'est vrai, mais si loyal, si bon (*Presque sans voix*), si tendre!

LUCIENNE

Comme je te plains, ma chérie...

THÉRÈSE

Je suis à plaindre, en effet... (*Se reprenant.*) Tu ne sais pas... je vais profiter de cette aventure pour me séparer de mon parrain et de ma marraine.

LUCIENNE

Mais si tu n'as plus d'argent...

THÉRÈSE

Je n'étais pas toujours heureuse ici... Voici quelles sont... (*Elle aperçoit madame Guéret.*) Va-t-en. Je te conterai tout cela demain... (*Haut, d'un ton enjoué.*) Eh bien, au revoir, mon vieux, à demain. Au Palais de Glace ou à la Sorbonne!... Au revoir.

LUCIENNE

Au revoir, Thérèse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV

THÉRÈSE, MADAME GUÉRET, M. GUÉRET, M. FÉLIAT

MADAME GUÉRET

Mais oui, elle est ici. (*A son frère et à son mari qui la suivraient.*) Venez, elle est ici... Nous avons à causer avec vous, Thérèse.

THÉRÈSE

Bien, marraine. (*M. Guéret et M. Féliat sont entrés.*)

MADAME GUÉRET

Il s'agit d'une nouvelle assez sérieuse, grave, même... Asseyons-nous.

MONSIEUR GUÉRET

Il faut que vous fassiez appel à votre courage, ma chère Thérèse.

MADAME GUÉRET

Nous sommes ruinés et vous aussi.

THÉRÈSE

Oui.

MADAME GUÉRET

Cela ne vous émeut pas davantage ?

THÉRÈSE

Je le savais.

MADAME GUÉRET

Vous le saviez ! Par qui ?

THÉRÈSE

Par le notaire lui-même, dont j'ai reçu avant-hier une longue lettre dans laquelle il me demande pardon.

MADAME GUÉRET

C'est trop fort !

THÉRÈSE

Je vous la montrerai. Il a joué... pour amasser une plus grosse dot à ses filles, paraît-il.

MADAME GUÉRET

Vous le saviez, et vous avez eu assez de force de dissimulation...

THÉRÈSE, *souriant.*

Autant que vous, marraine... Je vous remercie même de vous être tus, tous les deux, puisque ç'a

été, je pense, pour ne pas m'enlever la gaité dont j'avais besoin aujourd'hui.

MADAME GUÉRET

Et vous avez pu rire et jouer la comédie...

THÉRÈSE

Je me suis toujours efforcée de garder un peu d'empire sur moi-même.

MADAME GUÉRET

Oh! je sais... Tout de même... Enfin, vous me laissez prendre mille précautions pour vous annoncer cette nouvelle que vous connaissiez déjà.

THÉRÈSE

Je vous demande pardon, mais vous...

MADAME GUÉRET

C'est bon... Alors, puisque nous n'avons plus rien à vous apprendre... Mais vous avez bien compris que vous n'avez plus un sou à vous...

MONSIEUR GUÉRET

Nous vous garderons avec nous, bien entendu.

MADAME GUÉRET, à son mari.

Tu aurais bien pu lui laisser le temps de nous le demander... (A Thérèse.) Enfin!... Je suppose que vous l'avez fait... Donc, nous vous garderons avec nous.

MONSIEUR GUÉRET

Nous allons à Évreux, mon beau-frère m'offre un emploi à son usine...

MADAME GUÉRET

Nous vous gardons avec nous ; mais vous allez me permettre de vous dire à quelles conditions.

THÉRÈSE

Je vous remercie beaucoup, marraine, mais je pense que c'est inutile, car mon intention est de ne pas quitter Paris.

MONSIEUR GUÉRET

Vous n'avez pas compris. Nous allons nous installer à Évreux.

THÉRÈSE, *très douce.*

Je vous dis : mon intention est de ne pas quitter Paris.

MONSIEUR GUÉRET

Alors, c'est moi qui ne comprends pas.

THÉRÈSE

Cependant... (*Un silence.*)

MADAME GUÉRET

Je ne suppose pas que vous ayez l'intention de vivre à Paris toute seule.

THÉRÈSE, *simplement.*

Mais si, marraine.

MONSIEUR FÉLIAT

Toute seule!

MONSIEUR GUÉRET

Toute seule?... Je le répète, je ne comprends pas.

MONSIEUR FÉLIAT

Moi non plus... Mais sans doute, vous avez des raisons que vous donnerez à votre parrain et à votre marraine...

(Geste de départ.)

THÉRÈSE

Elles n'ont rien de secret, elles sont toutes simples, vous le reconnaîtrez quand je vous les aurai dites.

MADAME GUÉRET

Je ne puis vous cacher la grande curiosité que j'ai de les connaître.

THÉRÈSE

Je souhaite avant tout que ma décision ne vous inspire aucune hostilité contre moi.

MADAME GUÉRET

De l'hostilité? Mais je ne crois pas vous en avoir jamais montré.

THÉRÈSE, *protestant.*

Vous avez été pour moi, tous deux, tous trois même, d'une bonté dont je garderai toute ma vie le souvenir le plus reconnaissant. Soyez bien certains que je ne vous en aimerai pas moins parce que j'habiterai Paris et vous Évreux... Et je vous demande, je vous supplie qu'il en soit de même de votre part... Je n'oublie rien de ce que je vous dois.... La mort de mon père m'avait laissée sur la terre, toute seule, toute seule... Il n'était que votre ami, je n'ai aucun lien de parenté avec vous : cependant vous m'avez recueillie et depuis quatre ans vous me considérez comme votre fille... Je vous en suis reconnaissante du plus profond de moi-même.

MONSIEUR GUÉRET, *affectueux.*

Vous ne nous devez pas tant. Sur ces quatre années vous avez été pendant deux ans interne au lycée Maintenon, et nous n'étions pour vous que de simples correspondants... Depuis deux ans seulement, vous vivez avec nous, et vous êtes le charme de cette maison.

MADAME GUÉRET

Oui.

THÉRÈSE

J'ai beaucoup réfléchi. J'ai maintenant vingt-trois ans. Je ne veux plus être à votre charge.

MONSIEUR GUÉRET

Est-ce seulement par un sentiment de réserve ou de fierté ?

THÉRÈSE

Si je pouvais vous être bonne à quelque chose, je resterais avec vous ; s'il fallait être un de plus pour mieux faire face au malheur, je resterais avec vous. Mais cela n'est pas. Je veux... je veux me débrouiller toute seule.

MADAME GUÉRET

Et vous pensez que vous arriverez à vous « débrouiller » toute seule, comme vous dites ?

THÉRÈSE

Oui, marraine.

MADAME GUÉRET

Toute seule, à Paris, une jeune fille... Je suis forcée de reconnaître mon incapacité à concevoir cela.

MONSIEUR GUÉRET

Mais, malheureuse enfant, comment vivrez-vous ?

THÉRÈSE

Je travaillerai.

MADAME GUÉRET

Ce n'est pas sérieux.

THÉRÈSE

Si, marraine.

MONSIEUR GUÉRET

Vous croyez donc que vous allez trouver du travail du jour au lendemain ?

THÉRÈSE

J'ai dans ma bourse quelques centaines de francs qui me permettraient d'attendre.

MONSIEUR FÉLIAT

Votre bourse sera vidée avant que vous ayez gagné vingt francs !

THÉRÈSE

Je ne crois pas.

MONSIEUR GUÉRET

Allons, vous êtes fatiguée, énervée, émue... C'est tout naturel... Vous n'avez pas tout votre jugement... Nous reparlerons de cela demain.

THÉRÈSE

Comme vous voudrez, parrain, mais mon intention sera la même.

MADAME GUÉRET

Oh ! j'ai déjà remarqué que vos volontés étaient immuables...

MONSIEUR FÉLIAT

Parlons raison. Voyons les choses d'une façon prosaïque. Vous voulez vivre seule à Paris, soit. Où habiterez-vous ?

THÉRÈSE

Je louerai un petit logement, une chambre quelque part.

MADAME GUÉRET

Comme une ouvrière !

THÉRÈSE

Comme une ouvrière, ce n'est pas déshonorant.

MONSIEUR FÉLIAT

Et vous chercherez à gagner votre vie... Comment ?

THÉRÈSE

Je travaillerai. Ce n'est pas déshonorant non plus.

MONSIEUR GUÉRET

Non. Mais une jeune fille comme il faut ne travaille pas pour vivre quand elle peut faire autrement.

MADAME GUÉRET

Et surtout une jeune fille comme il faut n'habite pas toute seule.

THÉRÈSE

Cependant...

MADAME GUÉRET

Vous êtes libre, je m'empresse de vous le dire. Nous n'avons aucun droit de vous empêcher d'agir à votre guise.

MONSIEUR GUÉRET

Votre père vous a confiée à moi...

THÉRÈSE

Marraine, je vous en prie, ne me parlez pas durement. Je devine le reproche que vous ne formulez pas... Je sais que, bien souvent, je regretterai votre appui, votre foyer où vous m'avez fait la place à laquelle je n'avais pas droit. Ma résistance, ma volonté vous choquent. Excusez-moi, ce n'est pas ma faute si je suis ainsi, et différente de vous. Je ne dis pas que vous n'avez pas raison. Mais, que voulez-vous, je pense autrement. Toute l'instruction que j'ai reçue au lycée, tous les livres qu'on m'a fait lire ont développé en moi certaines idées... Je me crois de force à gagner ma vie, et par conséquent, je considère comme un devoir de ne pas continuer à vivre de votre charité... C'est pour moi une question de dignité. Parrain, vous ne trouvez pas que j'ai raison?... Enfin! Si j'allais à Évreux, si je vous y suivais, qu'y ferais-je?

MONSIEUR GUÉRET

Ce n'est pas difficile à deviner.

MADAME GUÉRET

Non.

MONSIEUR GUÉRET

Vous vivriez avec nous.

MADAME GUÉRET, *sans bonté.*

Vous auriez une famille.

THÉRÈSE

Oui, oui, ça je le sais bien... Et ce serait très doux. Mais qu'est-ce que je ferais ?

MONSIEUR GUÉRET

Ce que font les jeunes filles de votre condition.

THÉRÈSE

C'est-à-dire rien.

MONSIEUR GUÉRET

Rien... Non...

THÉRÈSE

Des visites, du piano, et aussi du crochet ou de la pyrogravure. C'est-à-dire rien.

MONSIEUR GUÉRET

Vous avez été élevée pour cela.

THÉRÈSE

Je n'aurais pas osé le dire... Et après ?

MONSIEUR GUÉRET

Après ?

THÉRÈSE

Oui... Combien de temps cela durera-t-il ?

MONSIEUR GUÉRET

Jusqu'à votre mariage.

THÉRÈSE

Mais je ne me marierai jamais.

MONSIEUR GUÉRET

Pourquoi ?

THÉRÈSE, *tendre*.

Allons, parrain, vous le savez bien. Je n'ai plus de dot. (*Un silence.*) Donc, je veux essayer de me créer une situation.

- MONSIEUR FÉLIAT

Une situation ! Vous en connaissez, des femmes qui se sont fait une situation toutes seules ! Vous dites que vous gagnerez votre vie... Comment ?

THÉRÈSE

Je me trompe peut-être, mais je crois pouvoir la gagner avec ma plume...

MONSIEUR FÉLIAT

Vous serez *Bas bleu!*

THÉRÈSE

Oui.

MADAME GUÉRET

Alors, c'est la bohème, la vie de désordres, la cigarette aux lèvres.

THÉRÈSE, *riant.*

Ni la bohème, ni les désordres, ni la cigarette ne sont indispensables. Marraine, vos renseignements ne sont ni directs, ni récents.

MONSIEUR FÉLIAT

Je ne vous donne pas un mois avant d'en avoir assez.

THÉRÈSE

Alors, il y a peu d'inconvénients à me laisser faire l'expérience.

MONSIEUR GUÉRET

Vous pouvez même, avec du talent, rester des années sans gagner un sou. J'ai été éditeur, je sais ce que c'est.

MADAME GUÉRET

Elle est butée. Il n'y a rien à lui dire.

MONSIEUR FÉLIAT

Moi, j'ai quelque chose à lui dire... Voulez-vous m'écouter, mademoiselle Thérèse? (*A madame Guéret.*) Mais il vaudrait mieux que je cause avec elle en particulier.

MADAME GUÉRET

Volontiers.

MONSIEUR GUÉRET, *à sa femme.*

Viens, Marguerite.

MADAME GUÉRET

On a beau s'attendre à tout, dans les temps où nous sommes, la vie nous réserve encore des surprises. Allons!

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

MONSIEUR FÉLIAT, THÉRÈSE

MONSIEUR FÉLIAT

Mon enfant... je ne suis, vous le savez, que l'oncle par alliance de René, ce n'est donc pas en mon nom que je vous parle, c'est au nom de ses parents.

THÉRÈSE

N'en dites pas davantage, monsieur Féliat. Je comprends. Je lui rends sa parole... Je lui écrirai dès ce soir.

MONSIEUR FÉLIAT

Ma belle-sœur et son mari regrettent infiniment.

THÉRÈSE

Je vous remercie.

MONSIEUR FÉLIAT

Il n'y a rien dans leur décision qui marque un amoindrissement de leur estime pour vous.

THÉRÈSE

C'est bien.

MONSIEUR FÉLIAT

J'ajoute...

THÉRÈSE, *sur le ton de la prière.*

Je vous en prie, monsieur, tout cela est inutile.

MONSIEUR FÉLIAT

Je vous demande pardon, je suis un peu décontenancé, je m'attendais à... à...

THÉRÈSE

A quoi ?

MONSIEUR FÉLIAT

A quelque résistance... Peut-être à de l'indignation... en somme, il doit être dur... Vous aimiez beaucoup René...

THÉRÈSE

A quoi bon parler de cela... Il est tout naturel qu'il ne m'épouse pas, puisque je n'ai plus rien.

MONSIEUR FÉLIAT

En effet... Mais je... Mes vieilles idées... Enfin,

vous continuez à me dérouter... Mais cette fois ma surprise s'accompagne de... je ne peux pas dire de respect... presque, ma foi... et de sympathie... Je m'attendais à des sanglots, qui eussent été bien naturels, car je sais que votre affection pour René était profonde...

THÉRÈSE

J'ai la pudeur de mes larmes.

MONSIEUR FÉLIAT

Oui... Ah ! je... Enfin!...

THÉRÈSE

Alors, c'est une chose entendue... Je vous demande de ne plus m'en parler...

MONSIEUR FÉLIAT

Soit... Voulez-vous me permettre alors de vous dire un mot sur les projets que vous exposez tout à l'heure...

THÉRÈSE

Vous ne les changerez pas.

MONSIEUR FÉLIAT

Peut-être... Laissez-moi tout de même vous conseiller comme un vieux parent, un vieil oncle. Voilà plusieurs années que vous venez passer vos vacances à la Tremblaye, et je vous le dis simplement,

j'ai une certaine amitié pour vous. Alors, vous m'écoutez ?

THÉRÈSE

De mon mieux...

MONSIEUR FÉLIAT

Eh bien, vous vous illusionnez... Vos sentiments sont très nobles, mais croyez-moi, vous vous préparez les pires déceptions. Attendez... Je ne voudrais pas discuter... Je voudrais que vous vous en remettiez à moi et que vous suiviez mes conseils. Venez à Évreux et soyez bien certaine que vous ne resterez pas vieille fille toute votre vie. Je vous en répons. Même sans dot, vous y trouverez un mari. Vous êtes trop jolie, trop séduisante, trop instruite, pour ne pas troubler la tête de quelque bon Normand. Vous avez fait sensation à la matinée de la Préfecture. Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends. Le *Courrier de l'Eure* vous a comparée à la fille de Rollon. C'est un éloge qu'il ne gaspille pas.

THÉRÈSE

J'en suis très flattée.

MONSIEUR FÉLIAT

Savez-vous que si... enfin, si vous étiez décidée à vous marier... je pourrais...

THÉRÈSE

Je ne le suis pas.

MONSIEUR FÉLIAT

Bien entendu, je ne parle que pour plus tard...
Enfin, vous avez vu M. Beaudoin et M. Gambard...

THÉBÈSE

Je n'ai pas l'intention de...

MONSIEUR FÉLIAT

Il n'est pas question de rien d'immédiat... Mais
pour une personne aussi raisonnable que vous
l'êtes, la situation de l'un et l'autre mérite...

THÉRÈSE

Je les connais tous les deux.

MONSIEUR FÉLIAT

Eh bien, mais...

THÉRÈSE

Allons ! Si j'avais deux cent mille francs de dot,
me les proposeriez-vous ?

MONSIEUR FÉLIAT

Certainement non.

THÉRÈSE

Vous voyez !

MONSIEUR FÉLIAT

Mais vous ne les avez pas.

THÉRÈSE, *sans aucune colère, en démonstration.*

Je ne voudrais pas dire de grands mots... Mais enfin, monsieur Féliat, réfléchissez... Si j'épousais un monsieur que je ne pourrais jamais aimer, je l'épouserais pour son argent, et je ne différerais d'une fille entretenue que parce que j'aurais fait enregistrer à la mairie ma petite saleté. (*Avec un regard clair.*) Vous ne trouvez pas?

MONSIEUR FÉLIAT

Vous employez des expressions!

THÉRÈSE

Enfin! Vous trouvez ça moins déshonorant que de travailler? Franchement? Voyez-vous, ce qu'il y a de très beau dans le travail de la femme, c'est qu'il peut lui épargner parfois des aventures aussi fâcheuses...

MONSIEUR FÉLIAT

La carrière d'une femme, c'est le mariage. Il n'y a que celle-là.

THÉRÈSE

C'est parfois malheureux. (*Entre une femme de chambre apportant une carte de visite à Thérèse. A la femme de chambre.*) Priez cette dame de vouloir bien attendre un moment.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, mademoiselle.

(Elle sort.)

MONSIEUR FÉLIAT

Je vais me retirer... Je vais voir René... Alors, vous lui écrirez?...

THÉRÈSE

Dès ce soir...

MONSIEUR FÉLIAT

Il cherchera à vous voir... Mon enfant, aurez-vous le courage de résister à ses larmes...

THÉRÈSE

Soyez tranquille.

MONSIEUR FÉLIAT

S'il était assez fou pour vouloir passer outre à la volonté de ses parents, je suis chargé par eux de le prévenir qu'ils ne le reverraient jamais.

THÉRÈSE

C'est bien.

MONSIEUR FÉLIAT

Qu'il n'existerait plus pour eux... Vous comprenez tout ce que cela signifie?

THÉRÈSE, *lassée.*

Oui, oui, oui, oui...

MONSIEUR FÉLIAT

Si vous n'étiez pas assez forte pour résister à ses supplications, c'est son malheur que vous feriez...

THÉRÈSE

C'est entendu...

MONSIEUR FÉLIAT

On vous jugerait mal... très mal...

THÉRÈSE

Assez, monsieur. J'ai compris...

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, je puis avoir confiance en vous ?

THÉRÈSE

Vous pouvez avoir confiance en moi.

MONSIEUR FÉLIAT, *très brave homme, très paternel.*

Merci... *(Il lui tend la main.)* Mademoiselle... vous êtes... enfin... vous êtes courageuse... J'aime beaucoup le courage... Je vous souhaite de tout mon cœur de réussir. Je vous le souhaite de tout mon cœur... mais si à un certain moment, vous aviez besoin d'une aide. — les plus forts peuvent se trouver dans ce cas, — voulez-vous alors vous souvenir de moi?...

THÉRÈSE, *serrant la main que M. Féliat lui a tendue.*

Je suis très touchée, monsieur, et je vous remercie... Mais j'espère réussir à gagner simplement ma vie : c'est tout ce que je demande...

MONSIEUR FÉLIAT

Tous mes vœux sont avec vous... Adieu, mademoiselle.

THÉRÈSE

Adieu, monsieur.

(Il sort. Elle va ouvrir une porte et fait entrer madame Nérisset.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, MADAME NÉRISSE

THÉRÈSE

Que c'est aimable à vous, chère madame, d'avoir pris la peine de venir. Il ne fallait pas vous déranger.

MADAME NÉRISSE

Comment donc ! Mais c'est tout naturel. Je tenais à vous montrer ces deux photographies pour que nous décidions ensemble laquelle passera dans le numéro... Je pensais bien que vous seriez fatiguée...

THÉRÈSE

Pas du tout... Enfin ! Puisque vous êtes là, tout est bien.

MADAME NÉRISSE

Celle-ci est d'un air plus décidé... Celle-là plus rêveur... Je préfère celle-ci. Et vous?

THÉRÈSE

Moi aussi.

MADAME NÉRISSE

C'est entendu... Quel succès vous avez eu, tantôt!

THÉRÈSE

Oui, on a été très aimable... (*Sérieuse.*) Je suis bien contente de vous voir, chère madame, et de pouvoir causer avec vous, pendant quelques minutes... J'ai quelque chose d'assez sérieux à vous dire.

MADAME NÉRISSE

Si je pouvais vous être agréable...

THÉRÈSE

Vous allez voir. Je vous demande surtout de me répondre avec la plus grande franchise.

MADAME NÉRISSE

Comptez sur moi.

THÉRÈSE

Vous m'avez dit que mon article avait beaucoup plu... Je me rends compte qu'il entre dans vos compliments une grande part de politesse. Je voudrais

être fixée sur la valeur réelle de ce que je suis capable de faire.

MADAME NÉRISSE

Demandez à madame Guéret de vous répéter ce que je lui disais tantôt à votre sujet.

THÉRÈSE

Enfin, vous considérez que ma collaboration peut être utile à l'*Art féminin*?

MADAME NÉRISSE

Il n'y a rien de plus flatteur pour un journal comme le nôtre que la collaboration de jeunes filles du monde.

THÉRÈSE

Voulez-vous que je vous envoie d'autres articles du même genre que le premier ?

MADAME NÉRISSE

Tant que vous voudrez !

THÉRÈSE

Et... Et ces articles, on me les paierait le même prix que celui qui a déjà paru ?

MADAME NÉRISSE

Le même prix... Et je serai très heureuse!... J'aime tant ce que vous faites. Vous avez un talent

si rare, si délicat... On ne se lasserait jamais de vous lire.

THÉRÈSE

Puissiez-vous dire vrai... Je vais vous apprendre une grosse nouvelle... Pour différentes raisons de famille, mon parrain et ma marraine vont quitter Paris. J'y resterai seule et je voudrais y vivre de ma plume.

MADAME NÉRISSE

Quelle fantaisie!

THÉRÈSE

Ce n'est pas une fantaisie! C'est une nécessité!

MADAME NÉRISSE

Comment!... Je n'ose comprendre... Une nécessité. Vous... M. Guéret... Mais je ne veux pas être indiscreète.

THÉRÈSE

Vous n'êtes pas indiscreète, et je vous conterai tout un jour. Ce serait trop long en ce moment... Pouvez-vous vous engager à me prendre un article par semaine?

MADAME NÉRISSE, *plus froide.*

Certainement.

THÉRÈSE, *joyeuse.*

Vraiment!... Oh! je vous remercie! je vous remer-

cie!... Vous ne savez pas à quel point vous m'obligez.

MADAME NÉRISSE

Du moment que vous me parlez avec cette confiance, ma chère petite, je ferai tout mon possible. Je vous aime beaucoup... Je ne prévois pas de résistance de la part du conseil d'administration.

THÉRÈSE

Pourquoi y en aurait-il?

MADAME NÉRISSE, *faiblement*.

Il n'y en aura pas... Cependant... Ces messieurs tiennent à varier l'aspect de chaque numéro. C'est une chose à laquelle ils tiennent beaucoup.

THÉRÈSE

Je pourrais traiter des sujets très différents.

MADAME NÉRISSE

Ce sera un jeu pour vous; mais il y aura toujours la répétition de la signature.

THÉRÈSE

Une fois sur deux, par exemple, je signerai d'un pseudonyme.

MADAME NÉRISSE

Rien ne serait plus simple et ces messieurs n'auront plus rien à dire... ou alors ils objecteront que

ce sera un nouveau nom à faire connaître, à faire aimer.

THÉRÈSE

Nous tâcherons d'y arriver.

MADAME NÉRISSE

Il faudra aussi compter avec les jalousies. Ces messieurs ont naturellement des protégées... Il y a la propre femme de l'un d'eux qui attend son tour depuis deux mois... Il y a tant de jeunes filles et de dames qui écrivent, aujourd'hui!

THÉRÈSE

Oui, mais en général, ces essais n'ont qu'une valeur très relative, je crois.

MADAME NÉRISSE

Mais non. Il y en a beaucoup, beaucoup qui ont beaucoup de talent... On ne se figure pas combien il y a de jeunes filles qui ont du talent... Mais, enfin... Si je ne réussis pas à vous prendre un article par semaine, vous pouvez compter sur moi pour vous en demander le plus souvent possible... Oh! je me ferai des ennemies.

THÉRÈSE, *consternée.*

Des ennemies? Comment cela?

MADAME NÉRISSE

Si vous devenez une professionnelle... tout est

changé... Vous allez comprendre : nous avons nos collaborateurs réguliers, n'est-ce pas ? La direction leur fait accepter la concurrence passagère, irrégulière, intermittente de jeunes filles du monde, parce qu'on leur fait valoir la nécessité d'intéresser les familles à notre succès, parce que cela constitue une réclame excellente... Cela vous explique même, soit dit en passant, comment nous publions parfois des articles vraiment quelconques. Mais s'il s'agit d'une collaboration régulière, professionnelle, nous sommes tenus à plus de circonspection ; il faut respecter les droits acquis, les situations établies depuis longtemps... Chaque numéro n'a qu'un nombre de pages limité sur lequel il faut que tout le monde vive.

THÉRÈSE, *livide.*

Oui, je comprends.

MADAME NÉRISSE, *qui voit l'émotion de Thérèse.*

Vous me troublez beaucoup... Si vous saviez combien j'en vois comme vous... Allons!... Ne vous désolez pas.

THÉRÈSE

Hélas!

MADAME NÉRISSE

Je vous devine exceptionnellement digne d'intérêt. Il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour vous.

Écoutez-moi. Je vous disais tout à l'heure que j'avais de grands projets... Je vais vous les confier. Mon mari et moi nous allons fonder une grande revue féministe bi-hebdomadaire, sur des bases absolument nouvelles et qui laissera loin derrière tout ce qu'on a fait dans ce sens jusqu'à ce jour. Mon mari vous exposera son plan. C'est le programme le plus généreux, le plus élevé et en même temps le plus pratique. Rien que sa conception est un coup de génie. Mon mari, vous le connaîtrez, est un homme hors ligne, d'un talent considérable et qui serait au premier rang dans la littérature contemporaine si l'envie ne lui avait obstinément barré la route par les plus basses intrigues. Il n'y a peut-être pas un journaliste qui le vaille... Je vous lirai de ses vers, et vous vous sentirez en face d'un grand poète... Mais je n'en finirais pas. Avant-hier il a trouvé enfin les derniers capitaux qui lui manquaient. Il a la parole formelle de la personne. Nous sommes prêts et nous nous occupons de former notre rédaction. Nous publierons des articles de doctrine, bien entendu, et aussi des articles littéraires... Voulez-vous que je lui parle de vous?

THÉRÈSE

Je crois bien... mais...

MADAME NÉRISSE

Nous voulons créer le Journal du féminisme élé-

gant et sage. Mais sans, pour cela, vous le pensez bien, mettre notre drapeau dans notre poche. Rien que notre titre le prouve. La Revue s'appellera : « *La Femme Libre* ». Comptez sur moi... Avant de partir, et puisque nous sommes peut-être destinées à nous rencontrer souvent, il faut que je vous révèle, sur ma vie, un secret... enfin un secret... Je me fais appeler madame Nérissé, mais je n'ai pas le droit de porter ce nom. M. Nérissé est marié. C'est le chagrin de mon existence, ma chère Thérèse... Je ne vis que pour lui. Mais mon malheur a voulu que je le rencontre trop tard... Je vous devais cet aveu.

THÉRÈSE

Il n'a fait qu'augmenter mon amitié pour vous, par ce qu'il me laisse deviner de votre douleur.

MADAME NÉRISSE

Vous êtes bonne de m'avoir dit ce que vous m'avez dit... A bientôt... *Elle sort. Thérèse reste seule pendant un moment. Entre René, vingt-six ans. Il est très ému.*)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, RENÉ

THÉRÈSE

René !

RENÉ

Thérèse ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Tout n'est pas perdu... Tous nos beaux rêves...

THÉRÈSE

Soyez courageux, mon ami.

RENÉ

Mais je ne veux pas vous perdre !

THÉRÈSE

Je n'ai plus un sou, mon pauvre René !

RENÉ

Ce n'est pas une raison pour que je cesse de vous aimer. Je ne veux pas vous perdre, Thérèse, je ne veux pas vous perdre, moi ! Je vous aime, moi, je vous aime !

THÉRÈSE

Calmez-vous, je vous en supplie... J'ai besoin de tout mon courage, moi aussi. Ne me l'enlevez pas. Allons ! vos parents ne consentiront plus à notre union.

RENÉ

Mon oncle me l'a affirmé... Mais je veux les voir... Je veux les supplier... leur expliquer...

THÉRÈSE

Vous savez bien qu'ils ne m'aimaient pas, et qu'ils ont été heureux de cette raison de vous reprendre à moi...

RENÉ

Je ne sais pas... Mais je ne puis accepter de vous perdre... Qu'est-ce que je deviendrais, sans vous?... Tout à coup... parce que ce malheur vous arrive, il me faudrait renoncer au bonheur de toute ma vie !

THÉRÈSE

Vos parents ont raison, René.

RENÉ

Oh ! c'est vous, vous qui dites cela !

(Il cache sa figure dans ses mains. Un silence.)

THÉRÈSE, *lui écartant les mains.*

Regardez-moi... Vous pleurez !... Oh ! mon ami, mon ami ?

RENÉ, *la prenant dans ses bras.*

Je vous aime ! Je vous aime !

THÉRÈSE

Moi aussi, je vous aime ! Je vous en supplie ! Ne pleurez plus ! *(Elle l'embrasse.)* Mon ami, mon chéri, ne pleurez plus... Vous me brisez le cœur... Je ne peux plus supporter mon chagrin... J'oublie tout ce que je dois vous dire... *(Pleurant aussi.)* Oh ! que nous sommes malheureux. *(Ils pleurent ensemble.)* Elle se détache de lui en disant : Je suis folle ! Je suis folle !

RENÉ

Restez là, Thérèse !

THÉRÈSE

Non... Il faut nous reprendre... être forts... Pourquoi êtes-vous venu... J'allais vous écrire... Nous ne pouvons rien contre ce qui est arrivé...

RENÉ

Je ne sais pas. moi... Mais je ne veux pas vous perdre.

THÉRÈSE

Il faut que je fasse mon devoir... Ne pleurez plus... Écoutez-moi...

RENÉ

Je vous aime !

THÉRÈSE

Oui, il y a notre amour ; mais il y a la vie qui est bien cruelle. et qui nous domine... Il y a votre avenir, mon ami...

RENÉ

Mon avenir, c'est de vous aimer. Mon avenir est perdu si vous n'êtes pas à moi !

THÉRÈSE

Il y a cette vérité contre laquelle nous ne pouvons que nous briser : vous ne pouvez pas épouser une jeune fille qui ne vous apporte rien. Écoutez-moi... Je vous en supplie, écoutez-moi... Vous n'entendez pas. René, je vous supplie de m'écouter.

RENÉ

Je vous écoute...

THÉRÈSE

Je vous rends votre parole, sans colère, sans rancune...

RENÉ

Je ne veux pas...

THÉRÈSE

Laissez-moi, laissez-moi vous dire... Vous ne pouvez pas sacrifier toute votre existence à un amour, si grand qu'il soit.

RENÉ

C'est en vous abandonnant que je la sacrifierais !

THÉRÈSE

Faites un effort, ressaisissez-vous... Envisageons gravement notre situation... Allons, je suppose que nous passions outre à l'opposition de vos parents... Que deviendrions-nous ? Regardons avec énergie la réalité... Comment vivrions-nous, René?... C'est terrible de rabaisser ainsi notre exaltation, mais la réalité mesquine, terre à terre, est implacable... Vous savez bien que vos parents vous laisseraient réduit à vos propres ressources... Est-ce vrai ?

RENÉ

Hélas ! Mon père est si dur...

THÉRÈSE

Il a raison, mon pauvre ami!... Il a raison. Si j'étais votre sœur, je vous donnerais le conseil de ne pas faire un mariage qui vous forcerait à renoncer à la situation que vous avez visée et à laquelle vous vous êtes préparé...

RENÉ

Mais je vous aime...

THÉRÈSE, *émue.*

Moi aussi, je vous aime. Eh bien, il ne faut plus nous aimer.

RENÉ

C'est impossible!

THÉRÈSE

Ayons la sagesse de comprendre...

(Elle s'arrête afin de ne pas laisser voir son émotion.)

RENÉ

Je suis très malheureux.

THÉRÈSE, *qui s'est à peu près reprise.*

Ne vous exaltez pas. Nous ne sommes pas dans un rêve. Ne vous dites pas : « Je suis malheureux », vous vous exposeriez à le devenir.

RENÉ

Je vous aime tant. Thérèse ! Je vous aime tant !

THÉRÈSE, *douce.*

Vous m'oublierez.

RENÉ

Jamais !

THÉRÈSE

Oui... Vous garderez mon souvenir, peut-être. Mais cela vous empêchera-t-il jusqu'à la fin de votre jeunesse de vivre, de rire, d'aimer, de travailler ?

RENÉ

Mon amie... je ne sais pas... Je ne puis raisonner... Je ne sais qu'une chose... je ne veux pas vous perdre...

THÉRÈSE

Mais nous serions malheureux. René !

RENÉ

Malheureux, ensemble !

THÉRÈSE

Réfléchissez, réfléchissez... Il se passera de longues années avant que vous puissiez gagner votre vie. Est-ce vrai ?

RENÉ

Mais je...

THÉRÈSE

Allons ! Vous avez essayé déjà... L'an dernier vous avez voulu quitter vos parents... Et vous avez dû revenir chez eux parce que vous mouriez de faim. Est-ce vrai ?

RENÉ

C'est terrible ! C'est terrible ! *(Il est atterré.)*

THÉRÈSE

Enfin, il faut voir la vie, la prose, hélas. Il nous faudra nous loger, nous meubler, nous vêtir. Comment ferons-nous ?

RENÉ

C'est terrible !

THÉRÈSE

Supporteriez-vous de me voir dans la misère?... *(Elle se tait. Elle attend le cri qu'elle espérait de lui. Elle se redresse lentement, et son visage devient dur.)* Vous n'avez rien à répondre à cela?... Dites, vous ne trouvez rien à me répondre ?

RENÉ

Non.

THÉRÈSE, *humiliée de le voir si humble et gagnée par ses nerfs.*

Alors, vous voyez que j'ai raison...

RENÉ. *Il pleure.*

Hélas! Hélas!

THÉRÈSE, *entre ses dents.*

Ah! vous ne savez que pleurer!

RENÉ

Quel pauvre être je suis!

THÉRÈSE

Oui... Allez... Vous voyez, vous êtes plus raisonnable...

RENÉ

J'ai honte d'être l'incapable que je suis.

THÉRÈSE, *très douloureuse.*

Vous êtes comme les autres... Allons, ne vous désolez plus... Je ne vous adresse aucun reproche... C'est moi qui vous ai conseillé... et convaincu... Alors, il est inutile de prolonger cet entretien... Allons, René... Disons-nous adieu... Adieu, mon ami, adieu...

RENÉ

Thérèse!

THÉRÈSE, *irritée.*

Mais tout ce que nous disons maintenant est inutile, et ne peut que nous torturer, et nous humilier... Allons ! C'est fini... Vous m'avez comprise... Restons-en là... Un dernier effort...

RENÉ

Thérèse, je vous aimerai toujours...

THÉRÈSE

C'est cela... Allez...

RENÉ

Mon Dieu !

THÉRÈSE

Allez...

RENÉ

Je vais aller voir mes parents et je saurai si bien les supplier...

THÉRÈSE

Eh bien, c'est cela...

RENÉ

Je vous écrirai...

THÉRÈSE

C'est cela, vous m'écrirez...

RENÉ

Au revoir, Thérèse...

Il se dirige lentement vers la porte.

THÉRÈSE. *honteuse, se cache le visage... puis tout à coup, elle sanglote, ayant perdu tout empire sur elle-même, et jette un cri.*)

René!

RENÉ. *revenant, affolé.*

Thérèse! Qu'avez-vous?

THÉRÈSE. *se laissant aller à sa grande émotion, vibrante.*

⌈ Voulez-vous! Voulez-vous que tout de même, nous nous éponsions? Écoutez. Je vous aime plus que vous ne croyez. Plus que je ne vous l'ai laissé voir. Un respect humain imbécile me poussait à vous cacher la grandeur de mon affection. Ayez confiance en moi. Confiez-moi votre destinée. Épousez-moi tout de même. Croyez en moi. Épousez-moi. Vous verrez : nous serons heureux. Vous ne savez pas combien je suis forte, et toutes les énergies que je saurai déployer. Je travaillerai. Vous aussi. Vous ne réussissiez pas quand vous étiez tout seul, mais vous serez plus fort quand vous me sentirez là, quand je serai près de vous pour vous consoler de vos défaites, pour vous encourager et crier bravo! à vos succès... J'accepterai gaiement, si gaiement,

René, la vie la plus simple, la plus modeste, la plus humble : jusqu'à ce que tous les deux, par notre propre effort, un effort qui nous illuminera de fierté, nous ayons conquis ensemble ! Oh ! la douceur de ce mot : jusqu'à ce que nous ayons conquis ensemble une belle place dans le monde, une place que nous ne devons qu'à nous ! Ayons la noblesse...

(A ce moment, elle le regarde et l'ayant vu, veule, pitoyable, elle s'arrête de parler.)

RENÉ

Je vous assure, Thérèse... Mes parents se laisseront fléchir...

(Un très long silence.)

THÉRÈSE, *sans voix.*

Allez... Allez!... Mon pauvre ami... Mettons que je n'ai rien dit... Adieu...

RENÉ

Non... Pas adieu!... Je saurai forcer mon père.

THÉRÈSE

Trop tard, mon ami ! C'est moi, maintenant, qui ne voudrais plus de vous !

(Elle sort violemment.)

René, seul, tombe sur une chaise et sanglote éperdument.)]

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE II

Un salon dans les bureaux de la Revue *La Femme Libre*.

Au fond, la porte d'entrée, donnant sur un vestibule. A droite, la salle de rédaction. A gauche, le cabinet de M. Nérissé. Au fond, à gauche, une autre porte donnant sur un petit salon.

Sur les tables, des journaux, des papiers.

Sur l'une d'elles, bien en vue, quelques cartonniers verts.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR MAFFLU, puis MADAME NÉRISSE. *M. Mafflu est un homme d'une cinquantaine d'années confortablement mis, un peu vulgaire. Seul, il regarde sur les tables, soulève des papiers, se mire dans la glace avec complaisance et rajuste sa cravate. Entre bientôt madame Nérissé, ayant à la main la carte de visite de M. Mafflu. Salutations.*

MONSIEUR MAFFLU

Ainsi que ma carte de visite a dû vous l'apprendre, je suis monsieur Mafflu, propriétaire.

MADAME NÉRISSE

En effet, monsieur... *Lisant.*) « Monsieur Mafflu, propriétaire. » Veuillez vous asseoir...

MONSIEUR MAFFLU

Votre propriétaire. Votre nouveau propriétaire. Je me suis rendu récemment acquéreur de cet immeuble. Je suis retiré des affaires... Alors, comme je craignais de ne pas savoir occuper mon temps, j'ai acheté des maisons... Je les gère moi-même, ça me donne des prétextes de sortie... Si un locataire me demande des réparations, je vais le voir... Je taille une bavette, ça fait toujours passer une heure. Je trouve ainsi l'occasion de voir du monde, des gens bien, je n'ai pas voulu acheter des maisons habitées par des pauvres, quoique le rapport en soit meilleur... Je n'aurais pas eu le cœur d'expulser moi-même les non-payants, a'ors, il m'aurait fallu prendre un gérant, et mon but n'aurait pas été atteint... *(Un temps.)* Voici, madame, ce qui m'amène. Je m'excuse de l'embarras que je vais vous causer, et j'aurais voulu... C'est bien malgré moi... Enfin, je me vois dans l'obligation de vous donner congé.

MADAME NÉRISSE

J'étais loin de m'attendre à cette nouvelle... Est-il permis, monsieur, de vous demander la raison de cette décision ?

MONSIEUR MAFFLU

Je suis en pourparlers pour la location de l'appartement du second... Le futur locataire a des jeunes demoiselles...

MADAME NÉRISSE

Je ne vois pas bien le rapport...

MONSIEUR MAFFLU

Il ne veut louer que dans une maison habitée bourgeoisement.

MADAME NÉRISSE

Nous ne faisons pas de bruit... Nous ne causons pas de scandale, que je sache.

MONSIEUR MAFFLU

Évidemment.

MADAME NÉRISSE

Alors?

MONSIEUR MAFFLU

Mon Dieu, madame, vous allez me comprendre... Je suis certain que vous êtes parfaitement estimable et qu'il en est de même pour toutes ces dames, mais j'ai dû convenir qu'un immeuble est dans une certaine mesure déprécié par la présence de gens qui travaillent... Surtout, si ce sont des dames, et, encore plus, si ce sont des dames qui

composent des livres ou qui font un journal... et encore plus, lorsque ce journal s'appelle : *La Femme Libre*. Les gens qui ne savent pas se font sur ce titre des idées, des idées... Oh ! je suis le premier à reconnaître que ce sont des idées fausses... Mais enfin... mais enfin... Il y a la question de la valeur de l'immeuble, n'est-ce pas ? (*Rire.*)

MADAME NÉRISSE

La vue des femmes qui travaillent pour gagner leur vie offusque ces gens-là ?

MONSIEUR MAFFLU

Vous avez trouvé le mot... Une femme qui travaille est toujours un peu déclassée... Vous comprenez bien ce que je dis là, ce n'est pas pour vous être désagréable...

MADAME NÉRISSE

Mais vos futurs locataires ne veulent pas que leurs jeunes demoiselles aient cet exemple sous les yeux...

MONSIEUR MAFFLU

Non... Ils ne le veulent pas... Et puis le voisinage de personnes indépendantes les inquiète... Moi, vous savez, moi, à la rigueur, je passerais là-dessus... Seulement, vous ne vous en rendez pas compte, et c'est tout naturel : des femmes qui n'ont besoin de personne, c'est en dehors des idées

acceptées... C'est un peu excentrique, un peu révolutionnaire... Vous ne vous en doutez pas... Mais vous êtes des êtres nouveaux, exceptionnels... des phénomènes...

MADAME NÉRISSE

Il n'en manque pas, cependant, des femmes qui travaillent.

MONSIEUR MAFFLU

Des ouvrières?... Oh! les ouvrières, ça nous est égal...

MADAME NÉRISSE

Si vous avez des enfants, ils ont des institutrices, des maîtresses de piano...

MONSIEUR MAFFLU

Celles-là... Elles travaillent, c'est vrai. Seulement, elles travaillent pour moi, c'est tout différent... Mais vous... ce qui gêne ces dames — madame Mafflu comme les autres — c'est que vous, vous êtes du même monde qu'elles. Moi, j'en reste à la vieille formule de mes pères : *La femme au foyer.*

MADAME NÉRISSE

Il y a des femmes qui n'en ont pas.

MONSIEUR MAFFLU

Elles ont tort...

MADAME NÉRISSE

Souvent, ce n'est pas leur faute. Où iront-elles?
Dans la rue?

MONSIEUR MAFFLU

Je reconnais... Je reconnais qu'il y a des nécessités... Seulement, on peut travailler sans être féministe.

MADAME NÉRISSE

Savez-vous seulement ce que c'est que d'être féministe?

MONSIEUR MAFFLU

Vaguement : là-dessus encore, on a, dans le monde où je vis, bien des idées fausses, je le reconnais... *La Femme Libre...* *La Femme Libre...* Madame Mafflu elle-même s'est demandé... enfin de quelle liberté ou de quelles libertés au pluriel... vous comprenez, quelle liberté au singulier ou au pluriel -- eh! eh! -- il pouvait être question.

MADAME NÉRISSE. *vient.*

Il faudra que vous me fassiez l'honneur de me présenter à madame Mafflu... Elle doit être très intéressante... J'irai la voir...

MONSIEUR MAFFLU

C'est cela... Mais pas un mercredi, si vous voulez...

MADAME NÉRISSE

Parce que ?

MONSIEUR MAFFLU

Parce que c'est son jour...

MADAME NÉRISSE. *gaiement.*

Alors, il va falloir que j'y renonce, je ne suis libre que le mercredi, précisément.

MONSIEUR MAFFLU

J'aurais aimé qu'elle pût voir elle-même quelle personne distinguée vous êtes... Des amies à elle lui ont fait peur... Elles croyaient que vous... enfin... elles comparaient les femmes féministes aux défenseurs féminins de la Commune... elles disaient que vous vous présenteriez même peut-être à la députation.

MADAME NÉRISSE

Vous y verriez un inconvénient ?

MONSIEUR MAFFLU

Oh ! là-dessus, un de mes amis possède un argument sans réplique... Que ces dames, a-t-il dit... que ces dames fassent d'abord leur service militaire.

MADAME NÉRISSE

Vous lui répondrez que si l'homme fait la guerre.

la femme fait le soldat, et qu'à ce métier-là on meurt aussi.

MONSIEUR MAFFLU, *après un effort de réflexion.*

Je le lui dirai, mais il ne me comprendra pas.

MADAME NÉRISSE

Tant pis... Eh bien, je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur Mafflu.

MONSIEUR MAFFLU

Oh! madame, je serais resté à causer avec vous jusqu'à demain...

MADAME NÉRISSE, *riant.*

Trop aimable, en vérité...

MONSIEUR MAFFLU

Alors, vous me pardonnez, n'est-ce pas?...

MADAME NÉRISSE, *le reconduisant.*

Que ne vous pardonnerait-on pas?

MONSIEUR MAFFLU, *se retournant.*

Je...

MADAME NÉRISSE

Non... Non... Au revoir, monsieur.

MONSIEUR MAFFLU

Au revoir, madame... (*Il sort.*)

MADAME NÉRISSE, *à elle-même.*

Il était vraiment impossible de se fâcher. (*On frappe.*) Entrez! (*Entre Thérèse avec une petite serviette de moleskine sous le bras. Elle est vêtue d'une toilette claire. Elle est très gaie et semble rajeunie.*)

SCÈNE II

MADAME NÉRISSE, THÉRÈSE *puis le* GARÇON DE BUREAU

THÉRÈSE

Bonjour madame ! Je vous demande pardon, je suis en retard. C'est parce que j'ai rencontré M. Féliat, le frère de mon parrain.

MADAME NÉRISSE

Madame Guéret se porte bien ?

THÉRÈSE

Très bien.

MADAME NÉRISSE

M. Guéret s'habitue à sa situation ?

THÉRÈSE

A merveille.

MADAME NÉRISSE

Madame Guéret aussi?

THÉRÈSE

Elle est très heureuse, paraît-il.

MADAME NÉRISSE

Allons, tant mieux... Voici la lettre de M. Nérissé à l'éditeur.

THÉRÈSE

Oh ! merci, madame.

MADAME NÉRISSE

Vous êtes-vous informée de l'heure à laquelle vous pourriez le voir ?

THÉRÈSE

Demain à deux heures... Vous me permettez d'y aller, madame ?

MADAME NÉRISSE

Bien entendu.

THÉRÈSE

Merci.

MADAME NÉRISSE

Vous ne lisez pas votre lettre ? Vous n'avez pas vu qu'elle était ouverte ?

THÉRÈSE

Je vais-la fermer.

MADAME NÉRISSE

Lisez-la.

THÉRÈSE

Vraiment?

MADAME NÉRISSE

Oui...

THÉRÈSE, *lisant*.

Oh! c'est trop... M. Nérissé me flatte... Oh! c'est trop aimable... Et la fin... Je suis certaine, avec cette lettre-là, que mon manuscrit sera lu... M. Nérissé me rend un grand service... Vous lui direz combien je lui suis reconnaissante... de tout mon cœur.

MADAME NÉRISSE, *un peu froide*.

Oui... (*Se reprenant*.) Je le lui dirai. Mais, je ne dois pas vous laisser ignorer que c'est moi qui ai dicté cette lettre à la dactylographe... En somme, M. Nérissé n'a fait que la signer. (*Elle somme*.)

THÉRÈSE

Alors, c'est vous que je remercie une fois de plus.

MADAME NÉRISSE, *au garçon de bureau*.

J'attends M. Cazarès...

LE GARÇON

Monsieur?...

MADAME NÉRISSE

Notre ancien rédacteur, M. Cazarès... vous le connaissez bien?

LE GARÇON

Oui, oui, oui, madame.

MADAME NÉRISSE

Il va venir avec un autre monsieur. Vous les ferez entrer tout de suite là, chez M. Nérissé, et vous me préviendrez.

LE GARÇON

Oui, madame. (*Pendant ce qui précède, Thérèse a ôté son chapeau et l'a placé dans une armoire. Elle a ensuite ouvert un carton vert, et y a déposé ses gants, puis sa voilette qu'elle a pliée soigneusement, ainsi que la lettre de M. Nérissé. Elle a pris un petit miroir, s'y est regardée et l'a replacé. Enfin, elle ferme le carton.*)

MADAME NÉRISSE

C'est un nouveau commanditaire que nous amène M. Cazarès... Nous allons transformer la Revue. Je vous conterai cela tantôt... (*D'un autre ton.*) Dites-moi, que s'est-il passé exactement entre M. Cazarès et vous?

THÉRÈSE, *sans trouble.*

Mais rien, madame.

MADAME NÉRISSE

Est-ce qu'il n'est pas amoureux de vous?

THÉRÈSE, *riant.*

Je n'en sais rien. En tout cas, il ne me l'a jamais dit...

MADAME NÉRISSE

Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de lui?

THÉRÈSE

Jamais.

MADAME NÉRISSE

Et de M. Nérissé?

THÉRÈSE, *sérieuse.*

De M. Nérissé... Je ne comprends pas.

MADAME NÉRISSE

Mais si... Enfin, il ne vous a jamais fait la cour?

THÉRÈSE, *froissée.*

Mais madame...

MADAME NÉRISSE, *la regardant, puis lui prenant affectueusement les mains.*

Je vous demande pardon, mon enfant. Je sais que vous êtes une honnête fille... Il ne faut pas faire

attention à ce que je dis... Je traverse une mauvaise période... Il me semble que M. Nérissé n'a plus pour moi la même affection.

THÉRÈSE

Ce sont des idées, je vous assure.

MADAME NÉRISSE

N'est-ce pas?... Je suis un peu toquée... J'ai tant d'ennuis avec la Revue en ce moment... Nous ne marchons pas... Oui... Nous allons faire une nouvelle tentative... Je crois que ce sera le succès, cette fois, vous verrez... (*Un temps.*) Mon Dieu... Est-ce qu'il ne m'a pas appelée?... Je suis certaine que cet imbécile de garçon aura oublié de lui faire du feu... Et il n'en demanderait pas... Il est comme un grand enfant. (*Elle va vers la porte du bureau de M. Nérissé.*) J'oubliais... La « nouvelle » est là... Vous savez... la doctoresse... (*Elle va vers la porte du petit salon.*) Mademoiselle... Parait mademoiselle Grégoire qui a retiré son chapeau. Voici mademoiselle Thérèse dont je vous ai parlé... Elle va vous mettre au courant en quelques mots... Je reviens tout de suite et vous présenterai à vos collègues... Excusez-moi, n'est-ce pas? (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE III

THÉRÈSE, MADEMOISELLE GRÉGOIRE, MADEMOISELLE
DE MEURIOT

THÉRÈSE, *très aimable.*

Jé ne sais pas bien, mademoiselle, comment je
pourrai vous mettre au courant, comme dit madame
Nérisse. Vous connaissez notre Revue ?

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

Non, mademoiselle.

THÉRÈSE

Vous ne connaissez pas « *La Femme Libre* » ?

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

Si... si... Mais de nom seulement.

THÉRÈSE

Tenez, tenez, en voici un numéro... Deux parties
bien distinctes : ici, la doctrine ; là, les élégances.

MADemoiselle GRÉGOIRE

« Le vote des femmes »...

THÉRÈSE

« Le vote des femmes... L'éternelle esclave... Et à la suite, les choses les plus légères... »

MADemoiselle GRÉGOIRE

Les frivolités.

THÉRÈSE

Les frivolités... Le roman... La chronique de la beauté...

MADemoiselle GRÉGOIRE, *lisant sur la couverture et riant.*

La causerie du docteur.

THÉRÈSE, *confuse et gaie.*

Oh ! je vous demande pardon, mademoiselle. Mais ce n'est pas moi qui ai prononcé la première le mot de frivolité.

MADemoiselle GRÉGOIRE, *riant aussi.*

Ne vous excusez pas, mademoiselle, je vous en prie... Et après la causerie du docteur ?

THÉRÈSE

La chronique de la beauté et le Courrier des Moissonneuses.

MADemoiselle GRÉGOIRE

Le Courrier des Moissonneuses ?

THÉRÈSE

Oui... C'est, entre des abonnées réelles ou supposées, un échange de recettes culinaires, de petits secrets d'hygiène, de coquetterie.

MADemoiselle GRÉGOIRE

Très bien...

THÉRÈSE

C'est la partie la plus lue, je suis forcée de le reconnaître...

MADemoiselle GRÉGOIRE

Et cela ne me surprend pas.

THÉRÈSE, *riant*.

Hélas ! je dois bien l'avouer, j'ai peur que M. Nérissé n'ait pas tout tout à fait réussi, et que chacune ne voie que ce qui lui déplaît dans le compartiment d'à côté. Nous avons ici, parmi nos rédactrices intermittentes, une sectaire, Caroline Legrand... Si vous l'entendiez parler du *Lait virginal* et des *Pilules orientales*.

MADemoiselle GRÉGOIRE

Elle écume...

THÉRÈSE

Elle en est touchante. C'est une espèce de sainte laïque à la fois féroce et tendre, ridicule si vous voulez, mais charmante, généreuse à la folie, naïve à se faire rouler par toutes les canailles, et adorer par tous les braves gens.

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

J'aurai affaire à elle ?

THÉRÈSE

Rarement... C'est mademoiselle de Meuriot qui vous donnera des indications pour vos travaux. Si bonne que soit Caroline Legrand, vous ne perdrez pas au change... Mademoiselle de Meuriot, c'est une Caroline Legrand qui a été jolie, et qui l'est encore, sous ses cheveux blancs... C'est le dévouement, l'indulgence et la tendresse... Elle a consacré sa vie à se sacrifier... Elle est ma grande amie... Je n'ai qu'elle...

MADEMOISELLE GRÉGOIRE, *en regardant la revue.*

Mais je m'aperçois que vous n'avez que des gentilshommes parmi vos rédacteurs... Gabriel de... Camille de... Claude de... René de... Marcel de...

THÉRÈSE

Tiens, c'est vrai !... Je n'avais pas remarqué. Ce sont les pseudonymes de nos collaboratrices...

MADemoiselle GRÉGOIRE

Tous masculins...

THÉRÈSE

Oui. Tout de même. ça inspire encore plus de confiance pour les choses sérieuses. Mais vous remarquerez que les prénoms sont à deux fins : Camille, René, Gabriel...

MADemoiselle GRÉGOIRE

Un seul nom de femme : vicomtesse de Renneville.

THÉRÈSE

Oui... pour la mode. C'est le pseudonyme de M. Nérissé.

MADemoiselle GRÉGOIRE

C'est tout naturel.

Entre par le fond mademoiselle de Meuriot portant un paquet de lettres.

MADemoiselle DE MEURIOT

Voici le courrier, Thérèse.

THÉRÈSE

C'est mademoiselle de Meuriot... *(Présentant.)*
Notre nouvelle collaboratrice.

MADemoisELLE DE MEURIOT

Soyez la bienvenue; mademoiselle.

(La porte de gauche s'ouvre. Madame Nérissime paraît de dos. Elle continue de répondre à M. Nérissime qu'on ne voit pas.)

MADAME NÉRISSE

Oui, mon chéri... oui, mon chéri... oui, mon chéri.
(Mademoiselle Grégoire, un peu surprise, a regardé madame Nérissime. Mademoiselle de Meuriot et Thérèse tournent la tête pour ne pas rire. Enfin, madame Nérissime tourne la tête sans s'être aperçue de rien, et descend en scène. A mademoiselle Grégoire.) Venez, mon enfant, venez; je vais vous présenter à ces dames de la rédaction... *(A mademoiselle de Meuriot.)* Ah! vous avez le courrier... Ouvrez-le avec Thérèse, voulez-vous?

MADemoisELLE DE MEURIOT

Oui, madame...

MADAME NÉRISSE, sur le pas de la porte, à mademoiselle Grégoire.

Passez, passez, je vous en prie,

(Elles sortent.)

SCÈNE IV

THÉRÈSE, MADEMOISELLE DE MEURIOT

MADEMOISELLE DE MEURIOT, *souriant.*

Je crois qu'elle avait envie de rire, la nouvelle.
Elle est gentille.

THÉRÈSE

Oui, elle a l'air très brave.

MADEMOISELLE DE MEURIOT

Installons-nous.

(Elle s'assied à un bureau. Thérèse à côté d'elle, au bout du même bureau. Pendant tout ce qui suit, Thérèse ouvre les enveloppes à l'aide d'un canif et les passe à mademoiselle de Meuriot qui en sort les lettres, les parcourt et en fait trois ou quatre petits tas.)

THÉRÈSE

Voilà.

MADemoiselle DE MEURIOT, *tout en travaillant.*

Et vous... comment êtes-vous, ce matin? *(La regardant dans les yeux et la menaçant gentiment du doigt.)* Vous êtes fatiguée... Vous avez encore travaillé tard cette nuit, petite fille?

THÉRÈSE

J'ai voulu finir de copier mon manuscrit... La copie m'a pris très longtemps parce que je l'ai faite en belle petite ronde, comme une vraie copiste.

MADemoiselle DE MEURIOT, *grave.*

Il ne faut pas tomber malade, Thérèse.

THÉRÈSE

Que vous êtes bonne, mademoiselle, et que j'ai de la chance de vous avoir rencontrée... Ma grande amie!... Si je ne vous avais pas, comme je serais malheureuse...

MADemoiselle DE MEURIOT

Et votre marraine?

THÉRÈSE

Je n'étais pas heureuse chez ma marraine. Elle avait pour moi une antipathie qu'elle ne réussissait pas à cacher et qui a fini par se manifester avec

éclat. Lorsqu'elle a vu que, malgré ses observations, j'allais la quitter cependant, la veille du jour fixé pour notre séparation, elle a perdu tout contrôle d'elle-même et m'a fait la scène la plus violente à laquelle mon parrain, pourtant si bon, a pris une part inattendue, comme si mon acte d'indépendance était une injure pour eux... Il y en a un courrier, aujourd'hui!

MADemoiselle DE MEURIOT

C'est l'échéance des abonnements.

THÉRÈSE

Ah! c'est cela. *Reprenant.* De sorte que nous nous sommes quittés, non pas en ennemis, mais séparés, très séparés. Nous échangeons maintenant de courtes lettres à la fois affectueuses et glaciales. Oui, sans vous, je serais bien seule.

MADemoiselle DE MEURIOT

Pas plus que moi!

THÉRÈSE

J'ai maintenant quelqu'un à qui je puis me confier, raconter mes chagrins... Ça encore, on trouve des gens pour vous écouter et vous plaindre... Ce qui est plus rare, c'est quelqu'un à qui on peut dire ses rêves les plus fous, avec la certitude qu'ils ne seront pas tournés en dérision... C'est ça, la vraie confiance... *Elle arrête son travail pour dire ce qui*

suit.) Oser penser tout haut devant une autre et savoir qu'on peut lui montrer ses dieux secrets sans les exposer aux blasphèmes... Que c'est bon à vous, d'être ce quelqu'un-là, et de m'aimer un peu...

(Elle reprend son travail.)

MADemoiselle DE MEURIOT

Ce n'est pas un peu, mais beaucoup que je vous aime. Et je vous aime, parce que vous êtes vaillante, parce que vous foncez crânement sur l'obstacle, comme un jeune petit chevreau... Parce que vous avez un regard droit et clair... et que vous méritez l'éloge que je ne sais plus qui considérerait comme le plus rare, *vous êtes vraie.*

THÉRÈSE, *qui ne peut réussir à ouvrir au canif l'enveloppe qu'elle tient.*

Voulez-vous me passer les ciseaux? Merci... *(En coupant le bord de l'enveloppe.)* Je pourrais être tout cela qu'il ne m'en aurait servi de rien, si vous n'aviez pas été là pour vous en apercevoir.

MADemoiselle DE MEURIOT

Croyez-vous qu'en vous aimant je ne reçoive pas plus que je ne donne. Depuis que j'ai quitté ma famille dévote et titrée, j'ai été toute seule, toute seule pendant près de quarante ans. Vous aimer! Je suis bien égoïste en vous aimant... J'ai été si rarement favorisée de pareilles aubaines.

THÉRÈSE

Vous vous êtes dévouée aux autres femmes. Vous en avez tant réconforté! Vous avez fait tant de bien!

MADEMOISELLE DE MEURIOT. *classant ses lettres.*

Encore une qui ne renouvelle pas.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que va dire madame Nérissime! (*Reprenant.*) Voyez-vous, mademoiselle, ce n'est pas seulement de gloire que je suis avide; oh! j'ai un grand orgueil et une folle ambition... Je voudrais que parce que j'aurai vécu, il y ait un peu moins de souffrance sur la terre... Voilà ce que je ne puis dire qu'à vous.

MADEMOISELLE DE MEURIOT

Thérèse à l'âme ardente!

THÉRÈSE

Oui. Thérèse à l'âme ardente!... Vous m'avez donné ce surnom et je crois le mériter. Voilà le livre des abonnés... Comme Guyau, j'ai plus de larmes qu'il ne m'en faut pour mes propres souffrances; alors je voudrais donner aux autres tout ce que j'ai de trop, et non seulement des larmes, mais des consolations, mais des forces dont je n'ai pas l'emploi pour moi-même... Vous me comprenez?

MADemoiselle DE MEURIOT

Si je vous comprends ! Je crois me voir revivre.
(*Avec mélancolie.*) Puissiez-vous... Mais je porte en moi des morts très anciens dont il ne faut pas troubler la paix... Je ne veux pas inquiéter votre confiance... Et puis, des existences comme la mienne, sont peut-être nécessaires à la réalisation d'existences plus belles... Gardez votre beau rêve...
(*Un silence.*) Quand je pense qu'au lieu d'être une vieille fille, je pourrais être la mère d'une enfant comme vous !

THÉRÈSE, *se penchant vers elle et l'embrassant dans les cheveux.*

Vous n'allez pas pleurer ?

MADemoiselle DE MEURIOT, *une larme à l'œil et un sourire aux lèvres.*

Mais non... Et quand je pense aussi qu'il y a quelque part un jeune nigaud que vous aimiez.

THÉRÈSE, *souriant.*

Il faudra un jour que je vous raconte un tas de choses au sujet de René.

MADemoiselle DE MEURIOT

Vous l'avez revu ?

THÉRÈSE

Oui.

MADemoiselle DE MEURIOT

Mais, vous deviez ne plus vous revoir.

THÉRÈSE, *avec un sourire jeune et malin.*

Eh oui! nous devions ne plus nous revoir... On dit cela, et puis on se revoit tout de même... Je n'aurais peut-être jamais revu le René veule et lamentable que j'ai eu devant moi le soir de *Barberine*... Seulement, vous ne savez pas ce qu'il a fait, le petit jeune homme. Vous ne le savez pas?

MADemoiselle DE MEURIOT

Mais non.

THÉRÈSE

Je le sais bien que vous ne le savez pas. Mais je veux me donner plus longtemps le plaisir de vous le dire... Eh bien, il a changé, il est devenu un autre... Oh! il n'est plus le petit bourgeois pitoyable qui, à vingt-cinq ans, attend encore la becquée de ses parents.

MADemoiselle DE MEURIOT

Comment s'est-il amélioré?

THÉRÈSE

Vous allez me forcer à rougir.

MADemoiselle DE MEURIOT

Parce qu'il vous aime?

THÉRÈSE

Je crois que c'est pour cela... Voilà... Il a voulu me revoir, il m'a attendue à la sortie de mon travail, comme si j'étais une petite modiste. Et puis il est revenu, et revenu encore. Pendant tout le trajet d'ici à chez moi, nous bavardions, nous bavardions plus que nous ne l'avions jamais fait, et je me suis aperçue avec plaisir que sa faiblesse de volonté était surtout le résultat du despotisme de ses parents... Puis il y a eu une catastrophe... (*Elle rit.*) Une heureuse catastrophe ! Son père lui a intimé l'ordre de me fuir, le menaçant s'il n'obéissait pas, de lui couper les vivres... Alors... Savez-vous ce qu'il a fait, mon cher René ? Il a renvoyé à ses parents la mensualité qu'il venait d'en recevoir et il y a joint une jolie petite lettre, respectueuse et nette... Puis il a quitté son étude d'avoué, et il est entré à des appointements dérisoires dans une maison de phosphates, et là il a travaillé. (*Riant.*) Il a fait du zèle au grand scandale de ses collègues. Puis il s'est intéressé à ce qu'il faisait, il a étudié, ses patrons s'en sont aperçus, l'ont pris en considération, et maintenant on vient de l'envoyer en Tunisie. Voilà ce qu'a fait le bon petit jeune homme, pour l'amour de moi, tout simplement... Vous croyez que ça ne mérite pas qu'on l'aime un peu... Dites ?

MADemoiselle DE MEURIOT

Si... Mais s'il est en Tunisie?

THÉRÈSE

Il en reviendra...

MADemoiselle DE MEURIOT

A quand le mariage?

THÉRÈSE

Il sait que ses parents le laisseront libre dès qu'il se sera fait une situation... Nous attendrons.

Entre le garçon de bureau avec sept ou huit rouleaux dans les bras.

LE GARÇON DE BUREAU

Voilà les manuscrits de ce matin.

MADemoiselle DE MEURIOT

Mettez-les avec les autres.

LE GARÇON DE BUREAU

Il y en a une qui voulait absolument remettre le sien à vous-même. Elle disait que c'était très précieux. Il est dans le tas.

MADemoiselle DE MEURIOT

Bien.

LE GARÇON DE BUREAU

Voici mademoiselle Caroline Legrand. J'entends son pas.

(Il va ouvrir la porte et s'efface pour laisser entrer Caroline Legrand.)

(Il sort. Caroline Legrand est vêtue d'une longue redingote tailleur marron et d'un gilet blanc, avec une cravate jaune citron.)

SCÈNE V

MADemoisELLE DE MEURIOT, CAROLINE LEGRAND,
THÉRESE, puis MADAME NÉRISSE, MADemoisELLE
GRÉGOIRE, MADAME CHANTEUIL, LA PETITE BARON

CAROLINE LEGRAND

Bonjour, Meuriot.

MADemoisELLE DE MEURIOT

Bonjour, Caroline Legrand.

(Poignées de mains.)

CAROLINE LEGRAND

Eh bien, il paraît qu'il y a du nouveau ici ?

MADemoisELLE DE MEURIOT

Je le crois, mais je ne sais rien de précis.

CAROLINE LEGRAND

La Revue ne marche pas ? Le mariage de la carpe

et du lapin n'aura pas réussi cette fois encore. Et même le trentième article de madame Nérissé sur le divorce à la volonté d'un seul n'aura pas soulevé l'enthousiasme des populations. Tout en laissant prêcher l'union libre, en réalité elle n'a créé la Revue que parce qu'elle a cru obtenir par son aide la réforme qui lui permettrait d'épouser son chéri...

THÉRÈSE

Mademoiselle Legrand, j'ai à vous dire une nouvelle qui vous fera plaisir.

CAROLINE LEGRAND

Tous les hommes sont morts ?

THÉRÈSE

Non, mais j'ai appris que dans une petite ville on allait créer un syndicat d'ouvrières.

CAROLINE LEGRAND

Ça ne réussira pas. Les femmes sont encore trop bêtes.

THÉRÈSE

On vient d'y ouvrir un atelier, et le travail qui dans d'autres maisons est fait par des hommes, le sera par des femmes.

CAROLINE LEGRAND

Tant mieux. Une ouvrière de plus, c'est une esclave de moins.

MADemoiselle DE MEURiot

En êtes-vous bien certaine ?

CAROLINE LEGRAND

Oh ! Comprenez moi bien. Écoutez ce que je vais vous dire : il viendra un temps où l'humanité aura autant de honte d'avoir fait travailler les femmes, qu'elle peut en avoir aujourd'hui d'avoir jadis organisé l'esclavage... Mais en attendant...

THÉRÈSE

Le patron a un peu peur des conséquences.

CAROLINE LEGRAND

Il a raison. Il faut s'attendre à une révolte féroce de l'homme devant cette concurrente à meilleur marché. Je vous prédis une nouvelle forme de la guerre des sexes. La lutte pour le pain. L'homme se défendra avec toute sa force et toute sa cruauté. On verra des choses qui ne seront pas des galanteries, je vous en réponds !

(Entre madame Nérisse.)

MADAME NÉRISSE

Ah ! bonjour Legrand, je suis contente de vous rencontrer. Je voulais vous demander votre avis sur une idée qui m'est venue. Je pense à ouvrir dans *La Femme Libre* une campagne pour la constitution d'une ligue de femmes élégantes...

CAROLINE LEGRAND

Et les autres ?

MADAME NÉRISSE

... De femmes élégantes et autres qui s'engage-
raient à ne plus porter à leurs chapeaux, des orne-
ments formés d'ailes ou de corps entiers de petits
oiseaux... afin de protester contre le massacre de
ces admirables créatures.

CAROLINE LEGRAND

Ce n'est plus *La Femme Libre*, c'est l'oiseau libre
alors ?

MADAME NÉRISSE

Vous n'êtes pas sérieuse.

CAROLINE LEGRAND

Faites donc plutôt une ligue pour supprimer le
chapeau tout entier, afin de protester contre la
misère des femmes qui en ont cousu la paille au
rabais ou tissé les rubans à des prix de famine.
Moi, je m'attendrirai sur le sort des moineaux
quand on pourra ne plus pleurer sur celui des ou-
vrières.

MADAME NÉRISSE

Mais le voilà, l'article à faire... !

CAROLINE LEGRAND

Parbleu !...

MADAME NÉRISSE

Sous forme de lettre à un député (il vaut mieux que ce soit à un homme puisque nous lui donnons tort) qui veut fonder la ligue en question... et rivez-lui son clou... en terminant par votre phrase sur les moineaux... Voulez-vous?

CAROLINE LEGRAND

A la bonne heure ! Au moins, vous ne tenez pas à vos opinions. C'est tant mieux, lorsqu'elles sont mauvaises... Je vais l'écrire, votre papier...

MADAME NÉRISSE

Allez, et envoyez-moi mademoiselle Grégoire et madame Chanteuil qui vous gêneraient d'abord, et avec qui nous avons à travailler ici.

CAROLINE LEGRAND

Côté lait virginal. Entendu.

(Elle sort par la droite).

MADAME NÉRISSE

Elle est un peu toquée, mais elle a quelquefois d'excellentes idées...

(Entre le garçon de bureau.)

LE GARÇON DE BUREAU, *à madame Nérissa.*

Ces messieurs sont là, M. Cazarès et un autre monsieur.

MADAME NÉRISSE

Chez M. Nérissé ?

LE GARÇON DE BUREAU

Oui, madame.

MADAME NÉRISSE

Bien, j'y vais. (*Le garçon sort. Aux rédactrices.*)
Distribuez-vous la besogne... *A mademoiselle Grégoire et madame Chanteuil qui entrent.*) Allons, mesdames, au travail.

(*Elle sort par la gauche.*)

MADEMOISELLE DE MEURIOT

Installons-nous. (*Elle s'assied. Ce qui suit pendant que les autres prennent leur place autour de la table. Prenant une première lettre.*) Ça, c'est pour la publicité. La petite Baron n'est pas là ?

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

Elle bat le pavé de Paris pour tâcher de dénicher quelque annonce, la pauvre !

MADAME CHANTEUIL

Quel métier : courtier de publicité pour une Revue que les trois quarts des gens ne connaissent pas ! J'en ai encore la petite mort en me rappelant ce qu'il m'a fallu endurer quand j'ai passé par là...

THÉRÈSE

Et la petite Baron qui est si timide, n'y réussit guère.

MADemoisELLE DE MEURIOT

Elle n'a gagné que cinquante francs le mois dernier.

MADemoisELLE GRÉGOIRE

Je la connais. Je l'ai rencontrée. Elle m'a dit qu'aujourd'hui elle avait bon espoir. Elle a rendez-vous avec le gérant de l'institut de Jouvence.

MADAME CHANTEUIL

Et elle a bon espoir ?

MADemoisELLE GRÉGOIRE

C'est une maison qui, paraît-il, donne de grosses affaires.

MADAME CHANTEUIL, *grave.*

Aux jeunes courtières... Oui, mais à quel prix ! Je n'ai plus voulu y retourner... Oh ! celui-là !

MADemoisELLE DE MEURIOT

Pauvres petites !... Allons !

Elle commence le triage des lettres.

THÉRÈSE, *comme à elle-même.*

... Notre titre « *La Femme Libre* » m'apparaît d'une ironie atroce !

MADemoiselle DE MEURIOT, *une lettre à la main.*

Oh! Chanteuil, qu'est-ce que vous avez fait? En voici une qui est furieuse... Elle vous a demandé de lui donner par la voie du journal un renseignement. Vous aviez à lui dire qu'elle se trompait. Elle avait le pseudonyme de *Toujours jeune*, vous imprimez froidement : « *Toujours jeune*, c'est une erreur. » Elle croit que vous l'avez fait avec intention. Il faudra lui écrire une longue lettre personnelle.

MADAME CHANTEUIL

Oui, mademoiselle.

MADemoiselle DE MEURIOT

« Petites questions de sentiments. » C'est pour vous, Thérèse. (*Lisant.*) « Je suis désolée de vieillir, etc., etc... » Répondez... « Pourquoi cette tristesse... »

THÉRÈSE

... Les cheveux blancs sont une couronne... »

Elle écrit quelques mots au crayon sur la lettre que lui a passée mademoiselle de Meuriot.

MADemoiselle DE MEURIOT

« Influences astrales »... Qui est-ce les influences astrales?

MADAME CHANTEUIL.

Moi.

MADEMOISELLE DE MEURIOT

En voilà, deux, trois... Une sans mandat-poste, au panier. Et n'oubliez pas qu'il ne faut leur prédire que du bonheur... avec de légères difficultés pour leur donner en plus, l'orgueil de la victoire... Et ne leur trouver que des qualités, avec quelques vices aimables, et les défauts dont on aime à se vanter. *(Continuant de lire.* « Pour utiliser les blancs d'œufs, pour ôter l'acidité à l'oseille, pour enlever les taches d'encre... » C'est pour vous, docteur.

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

Oui... Je ne me doutais pas de cela en prenant mes inscriptions.

MADEMOISELLE DE MEURIOT, *continuant.*

« Grossir de poitrine ». C'est encore pour vous. Que veut-elle celle-là? Quatre pages... Ah! voilà : « faire maigrir et diminuer les hanches, n'ayant que cette partie du corps trop grosse ». Conseils du docteur.

(Elle donne la lettre à mademoiselle Grégoire ainsi que les suivantes.)

MADEMOISELLE GRÉGOIRE

Savon iodé...

MADemoiselle DE MEURIOT

Pas du tout... Le savon sylphide...

MADemoiselle GRÉGOIRE

C'est la même chose, je crois.

MADemoiselle DE MEURIOT

Je sais bien, mais c'est à cause de la remise...
(*Continuant.*) « Le nez rouge. »

MADemoiselle GRÉGOIRE

Jus de citron.

MADemoiselle DE MEURIOT

« Duvets superflus. » Indiquez la pâte qui nous donne des annonces, ne vous trompez pas... « Points noirs sur le menton... Atténuer une cernure des yeux exagérée... »

MADemoiselle GRÉGOIRE

Il n'y a pas de spécialité?

MADAME CHANTEUIL

Dites-lui de se coucher de bonne heure et toute seule.

MADemoiselle DE MEURIOT

C'est trop simple. Elle n'y croirait pas. Inventez quelque chose... (*Continuant à lire.*) « Les raffermir sans les grossir ». C'est encore pour vous. Et tout

le reste, je crois. « Blanchir les dents, blondir les cheveux... Donner de la consistance au buste... »

MADAME CHANTEUIL

Très demandé.

MADemoiselle DE MEURIOU

« Agrandir les yeux... Effacer les rides et les doubles mentons. Un teint clair... Ne pas vieillir... Voilà... C'est tout... Encore une qui veut des bras blancs... Tout y passe... Pauvres femmes!

MADemoiselle GRÉGOIRE

Tout cela, pour plaire à l'homme.

MADAME CHANTEUIL

Pour lui donner plus de plaisir qu'une autre et mériter ainsi d'être nourrie, logée, et entretenue par lui...

MADemoiselle GRÉGOIRE

Entretenue, c'est le mot.

(Entre la petite Baron, toute mince dans une pauvre robe noire.)

MADemoiselle DE MEURIOU

Ah! voilà la petite Baron... Eh bien?

LA PETITE BARON, *lamentable.*

Il n'y a personne à l'administration. Je vous apporte signé le traité de publicité de l'Institut de

Jouvence... J'ai maintenant à aller à l'imprimerie...
Voilà... Au revoir, mesdames.

(Un silence.)

MADemoiselle DE MEURIOT. *d'une voix blanche.*

Au revoir, mon enfant.

Elles la regardent tristement s'en aller. Long silence. Puis, quand elle est partie,)

THÉRÈSE, *avec une grande émotion.*

Pauvre, pauvre petite !

MADemoiselle DE MEURIOT. *de même, lentement.*

Elle a peut-être chez elle quelqu'un qui a faim.

L'une répond par un « ouf » à voix basse, l'autre par un soupir. Mademoiselle Grégoire et madame Chanteuil se lèvent en prenant leurs papiers.)

MADemoiselle GRÉGOIRE

Allons rédiger la « Causerie du docteur ».

MADAME CHANTEUIL

Et le « Courrier des Moissonneuses ».

(Elles sortent par la droite. Thérèse réfléchit profondément, les deux poings sous le menton. M. Nérissé entre par la gauche.)

MONSIEUR NÉRISSE, *aux personnes qui sont dans la pièce voisine, d'un ton un peu irrité.*

Mettez-vous d'accord. Moi, je vous ai tout dit... Je m'en désintéresse... Quand votre projet sera prêt vous me le donnerez... *(Il ferme la porte, Thérèse en l'entendant a pris ses papiers et se dirige vers la porte de droite. M. Nérissé l'appelle.)* Mademoiselle...

THÉRÈSE

Monsieur...

MONSIEUR NÉRISSE

Écoutez. J'ai quelque chose à vous dire.

Elle revient en scène.

SCÈNE VI

MONSIEUR NÉRISSE, THÉRÈSE

MONSIEUR NÉRISSE

Madame Nérissé vous a remis ma lettre, pour
votre éditeur ?

THÉRÈSE

Oui, monsieur, et je vous demande pardon de ne
pas vous avoir remercié.

MONSIEUR NÉRISSE

Il n'y a pas de quoi, je vous assure.

THÉRÈSE

Mais si...

MONSIEUR NÉRISSE

Mais non !

THÉRÈSE

Si! Si! Cette lettre peut me rendre le plus grand service... Je suis sûr que je serai accueillie d'une tout autre manière que si je m'étais présentée sans aucune introduction.

MONSIEUR NÉRISSE

Mais, je puis vous en donner tant que vous voudrez, des lettres semblables.

THÉRÈSE. *froide.*

Je vous remercie.

MONSIEUR NÉRISSE

Vous refusez?

THÉRÈSE

Oui.

MONSIEUR NÉRISSE

Parce que?

THÉRÈSE

Vous le savez bien.

MONSIEUR NÉRISSE

Vous en êtes encore à me garder rancune de... Cette rancune vous fait beaucoup de tort, je vous prie de le croire... Tenez... Voici un exemple qui me vient tout à coup à l'esprit... Demain, Moraville, le directeur de la Revue dont je vous ai parlé.

doit venir me trouver à mon restaurant, après diner... je sais qu'il cherche des contes dans le genre de ceux que vous écrivez... seulement Moranville ne lit que les manuscrits des gens qu'il connaît. — c'est sa manie — eh bien j'hésite encore à vous proposer la chose la plus élémentaire entre confrères... de venir dîner avec moi, en l'attendant, j'hésite... Et vous voyez que j'ai raison.. Vous vous méfiez de moi.

THÉRÈSE

Mais non... J'accepte avec plaisir... Enfin... Madame Nérissé sort avec vous, sans doute ?

MONSIEUR NÉRISSE, *avec humeur.*

Madame Nérissé! Madame Nérissé!... Je sors sans elle, croyez-le... Ne parlons plus de cela, puisqu'en insistant, je ne ferais qu'augmenter votre déliance. *Avec un soupir.* Ah! c'est triste, bien triste, allez, ce malentendu, cette suspicion! Tout est triste, tout est bête dans la vie! Il y a des moments où je suis dégoûté de tout et de moi-même... Je sens que je vieillis, que le succès s'éloigne de moi... Je perds mon temps, je me gaspille dans cette Revue destinée à rester toujours ignorée. J'aurai gâché ma vie...

THÉRÈSE, *pour dire quelque chose.*

Ne dites pas cela !

MONSIEUR NÉRISSE

Si... si.. Il est peut-être encore temps, pour moi, de donner un vigoureux coup de barre et de changer l'orientation de mes efforts... Mais je n'ai plus un mois à perdre. *(Un silence; Thérèse ne sachant que répondre, et n'osant pas s'en aller.)* Je suis si découragé... si malheureux.

THÉRÈSE, *de même.*

Malheureux?

MONSIEUR NÉRISSE

Oui.

(Nouveau silence. Madame Nérissé entre et regarde fixement Thérèse et M. Nérissé.)

SCÈNE VII

MONSIEUR NÉRISSE, THÉRÈSE, MADAME NÉRISSE

MONSIEUR NÉRISSE

Ils sont partis?

MADAME NÉRISSE

Oui.

MONSIEUR NÉRISSE

Vous êtes d'accord?

MADAME NÉRISSE

Oui, je dois aller les retrouver à la banque à quatre heures. Ils ont fait de la réduction des frais de rédaction une condition expresse.

MONSIEUR NÉRISSE

Et la périodicité?

MADAME NÉRISSE

Nous ne paraîtrons plus que tous les huit jours.
(*Désignant la porte de droite.*) Il faut que tu ailles les prévenir.

MONSIEUR NÉRISSE

Les appointements de Thérèse aussi seront réduits?

MADAME NÉRISSE

Il n'y a pas lieu de faire une exception.

MONSIEUR NÉRISSE

En effet... Cependant... cependant je crois qu'on aurait pu obtenir pour elle quelques petites faveurs.

MADAME NÉRISSE

Je ne vois pas ce qui pourrait les justifier, et toi?

MONSIEUR NÉRISSE

N'en parlons plus...

MADAME NÉRISSE

C'est cela. (*Il sort par la gauche.*)

MADAME NÉRISSE, à elle-même.

Nous allons bien voir.

SCÈNE VIII

MADAME NÉRISSE, THÉRÈSE

MADAME NÉRISSE

Je viens de revoir Cazarès, et pendant que M. Nérissé causait avec le commanditaire, il m'a parlé de vous. C'est un gentil garçon, vous savez, de très bonne famille... très sérieux... et à son aise... très à son aise.

THÉRÈSE, *riant*.

Vous avez l'air de m'offrir un parti.

MADAME NÉRISSE

Et que répondriez-vous, s'il m'avait chargée de vous demander votre main pour lui?

THÉRÈSE

Je répondrais que je suis très honorée, mais que je ne la lui donne pas.

MADAME NÉRISSE

Que lui reprochez-vous ?

THÉRÈSE

Rien.

MADAME NÉRISSE

Alors ?

THÉRÈSE

Ce n'est pas une raison pour l'épouser.

MADAME NÉRISSE

Vous êtes tout à fait décidée.

THÉRÈSE

Tout à fait.

MADAME NÉRISSE

Je crois que vous avez tort. Je le crois d'autant plus que cette demande en mariage se présente à un moment... à un moment... Enfin, vous jugerez après la communication que j'ai à vous faire comme directrice de *La Femme Libre*. Voici... Vous n'êtes pas sans savoir que, malgré nos efforts communs, nous avons dû nous mettre à la recherche de commanditaires nouveaux. Nous en avons trouvé, mais il nous a fallu subir leurs exigences. Elles sont lourdes. Au premier rang figure une importante réduction de nos dépenses. Au lieu de paraître deux

fois par semaine. *La Femme Libre* sera désormais hebdomadaire, et il a fallu accepter que les appointements des collaboratrices fussent réduits proportionnellement.

THÉRÈSE

De combien ?

MADAME NÉRISSE

En proportion, je vous dis... De moitié...

THÉRÈSE

Je n'aurai plus assez pour vivre, même pauvrement.

MADAME NÉRISSE

C'est ce que j'ai fait observer. Mais le travail qui vous serait attribué n'étant plus tout à fait le même...

THÉRÈSE

Mon travail ne serait plus le même ?

MADAME NÉRISSE

Non. Il faudrait vous employer, le soir...

THÉRÈSE

Le soir ?

MADAME NÉRISSE

Oui.

THÉRÈSE

Mais alors, dans la journée, je serai libre ?

MADAME NÉRISSE

Non, on vous demanderait de vous occuper de la partie commerciale de la publication, et, j'allais vous le dire, le soir, de vous employer à des travaux qui ne seraient pas purement littéraires, et plutôt d'un caractère administratif.

THÉRÈSE

Si je comprends bien, on me demande d'accepter une diminution de salaire et une augmentation de travail.

MADAME NÉRISSE

Je vous transmets des offres : si elles ne vous conviennent pas, vous n'avez qu'à les repousser.

THÉRÈSE

Oui, certes, je les repousse... Et vous direz à ceux qui me les ont faites qu'il leur faut un rude égoïsme pour oser proposer à des femmes un salaire qui ne leur laisse le choix qu'entre la misère et l'avilissement...

MADAME NÉRISSE

Voilà de bien grands mots, ma chère enfant, et vous oubliez trop vite...

THÉRÈSE, *s'attendrissant.*

Oui, je vous demande pardon... Réfléchissez un peu, madame, et vous me comprendrez. et vous excuserez ma colère... Je ne sais plus ce que je dis, en effet... Écoutez... Écoutez... Oubliez ce que vous venez d'entendre. Je vais vous expliquer. La réduction d'appointements, je l'accepte... Je m'arrangerai... Je me priverai... Seulement, je ne puis pas accepter qu'on me prenne tout mon temps... Vous le savez, j'ai des œuvres en train. J'ai un grand travail auquel j'ai donné toute ma vie. Je vous en ai parlé... Vous savez tout cela... Vous savez que je ne supporte mon isolement et tout, qu'à force d'espérances... Si on me prend tout mon temps, alors, c'est comme si l'on me tuait... C'est la vérité, je vous assure, madame, c'est comme si on me tuait... Je vous en supplie : obtenez qu'on me laisse mes soirées.

MADAME NÉRISSE

Ce n'est pas possible.

THÉRÈSE, *se reprenant.*

Alors, c'est bien... Je partirai à la fin du mois... C'est-à-dire demain...

MADAME NÉRISSE

Réfléchissez.

THÉRÈSE

J'ai réfléchi. C'est un suicide qu'on me demande. Je n'y consens pas.

MADAME NÉRISSE

Je regrette, croyez-le bien... *Elle sonne. En attendant le garçon de bureau, elle regarde fixement Thérèse qui ne la voit pas. Au garçon de bureau qui paraît. Allez me chercher une voiture. Avant dites à M. Nérisse...*

LE GARÇON DE BUREAU

Monsieur Nérisse vient de sortir, madame.

MADAME NÉRISSE

Vous en êtes sûr? Il m'avait dit...

LE GARÇON DE BUREAU

J'ai été lui chercher une auto...

MADAME NÉRISSE

C'est bon... Allez... *[A Thérèse.]* Je prendrai votre réponse ce soir. *Elle lui apporte deux volumes.* Si vous vous décidez à rester, vous me préparerez ces deux bibliographies.

Thérèse ne répond pas.

Madame Nérisse sort par la gauche.

Seule, Thérèse prend des papiers sur son bureau, les range avec rage. Elle prend un

coupe-papier, le jette sur son bureau, puis marche dans la pièce avec la plus grande agitation.

La porte de droite s'ouvre. Paraissent, en causant avec animation : Non! — Jamais! — C'est une indignité! — Je pars! — C'est monstrueux! — Caroline Legrand, Mademoiselle Grégoire, Madame Chanteuil. Mademoiselle de Meuriot est seule calme.

SCÈNE IX

TÉHRÈSE, CAROLINE LEGRAND, MADEMOISELLE GRÉGOIRE, MADAME CHANTEUIL, MADEMOISELLE DE MEURIOT. *Mademoiselle Grégoire dit dans le bruit : Au revoir Mesdames. Puis elle va au petit salon où on l'a vue entrer, et pendant ce qui suit, revient en mettant son chapeau et sort par le fond, sans qu'on fasse attention à elle.*

TÉHRÈSE

Eh bien, que pensez-vous de cela?

MADAME CHANTEUIL et CAROLINE LEGRAND

C'est une indignité!

MADMOISELLE DE MEURIOT

Calmez-vous, je vous en prie. Thérèse, que comptez-vous faire?

TÉHRÈSE

Partir!

MADemoiselle DE MEURIOT

Vous devriez rester.

MADAME CHANTEUIL

Non, Thérèse! Vous avez raison! Toutes, nous partons toutes.

THÉRÈSE

Dès demain... Dès ce soir!

MADemoiselle DE MEURIOT

Êtes-vous certaine de trouver l'équivalent autre part?

THÉRÈSE

Ce ne sera pas difficile.

MADemoiselle DE MEURIOT

Vous croyez?

THÉRÈSE

Je le crois.

CAROLINE LEGRAND

Je voudrais bien savoir où.

THÉRÈSE

Il n'y a pas que cette revue à Paris.

MADemoiselle DE MEURIOT

Vous en connaissez beaucoup d'autres qui paient?

THÉRÈSE

Une seule me suffira.

CAROLINE LEGRAND

Et vous croyez que vous y trouverez, tout de go, une place vacante. Le nombre des candidates...

THÉRÈSE

Je donnerai des leçons. J'ai mon brevet supérieur.

CAROLINE LEGRAND

Un beau chopin!

MADEMOISELLE DE MEURIOT

Vous serez institutrice? Dans les familles, on donnait autrefois douze cents francs à une institutrice, aujourd'hui c'est six cents, cinquante francs par mois, moins qu'à la cuisinière!... Et si vous acceptez d'être dame de compagnie...

THÉRÈSE

Pourquoi pas femme de chambre?

CAROLINE LEGRAND

Eh! eh! femme de chambre, voilà une idée. C'est le seul emploi qu'une fille de bourgeois élevée comme les bourgeois élèvent leurs filles, peut à peu près être certaine de trouver et de remplir convenablement, si elle est sans orgueil.

THÉRÈSE

Sans descendre jusque-là, je saurai me tirer d'affaire. Je trouverai, je courrai le cachet s'il le faut.

MADEMOISELLE DE MEURIOT

Mais vous ne voyez donc rien autour de vous? Il en passe cependant ici, des malheureuses aussi bien élevées que vous, aussi instruites, à la recherche d'un gagne-pain! Vous ne vous rappelez pas celles que vous avez vues?... Vous n'avez donc pas remarqué cette annonce d'une jeune fille à qui Caroline Legrand s'intéresse. Voilà trois mois que l'annonce paraît dans la Revue, je vais vous la faire voir. (*Caroline Legrand a pris un numéro de La Femme libre et le passe à mademoiselle de Meuriot.*) La voilà. (*Lisant.*) « Jeune fille distinguée, ayant brevet supérieur, certificat d'aptitude pédagogique, musicienne, connaissant le dessin, l'anglais, la sténographie, demande leçons ou répétitions. » Je la connais, cette jeune fille. Elle me tient au courant de ses espoirs. Savez-vous ce qu'on lui offre? Elle a demandé deux francs dans une famille pour une heure de leçon de piano. On lui a ri au nez, parce qu'il y a un ancien premier prix du Conservatoire qui en donne pour ce prix-là... Elle en a trouvé à quinze sous. Enlevez de ces quinze sous le prix du voyage en métro ou de l'usure des bottines, le temps perdu en chemin et comptez.

CAROLINE LEGRAND

Soyons justes. Elle a reçu des propositions de places équivoques à l'étranger, des lettres de vieux satyres et des invitations à poser pour des cinémas spéciaux.

MADemoiselle DE MEURIOT

Alors... Quoi?... Le théâtre... C'est tout naturel, vous pensez au théâtre...

THÉRÈSE

S'il le faut!

CAROLINE LEGRAND

S'il le faut, vous daignerez, pauvre petite!

MADemoiselle DE MEURIOT

Avez-vous moins de vingt et un ans et trois ans à passer au Conservatoire? Non. Avez-vous du génie? Non. Alors?

CAROLINE LEGRAND

Avez-vous un amant riche qui puisse devenir un commanditaire?

MADemoiselle DE MEURIOT

Non. Alors, vous ne trouverez rien à moins d'une amitié, ou de dix complaisances.

THÉRÈSE

Eh bien, je serai employée... Au moins une fois le magasin fermé, je serai libre.

CAROLINE LEGRAND

Vous croyez qu'on vous attend ! Vous oubliez qu'il faut savoir des choses qu'on ne demande pas au brevet supérieur, comme la sténo et la machine à écrire, et il y a vingt mille femmes à Paris qui s'offrent aux bureaux et aux magasins et n'y trouvent pas de place.

MADAME CHANTEUIL

Je sais bien, moi, ce qu'il me reste à faire.

CAROLINE LEGRAND

Vous, vous allez dire une sottise.

MADAME CHANTEUIL

Vous croyez ! Vous m'avez devinée... Je pense que des filles de bourgeois ruinés comme nous en sommes ne peuvent pas s'affranchir de l'homme : mari ou amant. Il nous manque la clef de la porte de la prison : il nous manque un métier. Nous avons appris à sourire, à danser, à chanter, à faire des grâces. Tout ça, ça n'a de valeur que dans une liaison ou un mariage. Et quand l'homme nous manque, nous ne sommes que des épaves. Nos parents ne nous ont préparé qu'une carrière : l'homme... J'ai été folle en ne le comprenant pas, maintenant je vois clair.

CAROLINE LEGRAND

Et allez donc ! Vous allez prendre un amant !

MADAME CHANTEUIL

Vous l'avez dit!

CAROLINE LEGRAND

Et je vous l'avais prédit quand vous êtes arrivée ici avec des cris de révolte et des clameurs d'apôtre. Et, en vous disant féministe, vous n'êtes, vous et vos semblables, que des féministes d'occasion. Il n'y a de féministes sincères que les femmes laides comme moi ou vieilles comme Meuriot... Les autres viennent autour de nous dans une crise, et forment un troupeau incertain qui diminue d'une unité à chaque appel d'un mâle. Dès qu'un homme daigne leur faire un signe, elles se lèvent et vont à lui. Elles ont la nostalgie de l'esclavage. Allez, ma belle, allez prendre un amant. C'est votre destinée. Bonsoir!

(Elle sort.)

MADemoiselle DE MEURIOT

Ne l'écoutez pas, mon enfant. N'engagez pas toute votre existence dans un moment de douleur et de colère.

MADAME CHANTEUIL

Je ne resterai pas ici. Je ne suis pas une sainte, ni une folle, moi! Je ne peux pas vivre avec ce qu'on veut nous payer!

MADemoiselle DE MEURIOT

Restez, en attendant, et cherchez un autre emploi.

MADAME CHANTEUIL

Chercher un autre emploi? Jamais! Alors, il faudrait que je recommence à faire tout ce que j'ai fait avant d'entrer ici et que je gravisse le même calvaire! Ah! non! Ah! certainement non! Chercher de l'ouvrage, c'est-à-dire marcher, trotter dans la boue, monter des escaliers, tirer des sonnettes, revenir, revenir encore, recevoir encore des rebuffades et, lorsqu'on croit avoir réussi, se heurter à une porte barrée par un homme qui vous guette, et dont il faut satisfaire la fantaisie avant de pénétrer dans l'atelier, le bureau ou le magasin! Et recommencer avec d'autres pour ne pas être renvoyée! Ah! non! Ah! non! Et puisque c'est fatal, impossible à éviter, puisque c'est une chose entendue, acceptée, que la seule carrière d'une femme, c'est de servir au plaisir de l'homme, j'aime mieux servir au plaisir de celui qui ne me dégoûte pas!

MADemoiselle DE MEURIOT

Et s'il vous abandonne avec un enfant?

MADAME CHANTEUIL

Eh bien! je l'élèverai, cet enfant: je ne serai pas la première... On les élève, les enfants naturels. Il y en a un sur cinq à Paris. Demandez donc à mademoi-

selle de Meuriot, la solitaire, si elle ne serait pas heureuse aujourd'hui d'en avoir un. Quand on n'est plus jeune, mieux vaut un enfant naturel que pas d'enfant du tout... Voilà ce qu'elle vous répondra, si elle est sincère. Demandez-lui si elle ne souffre pas dans sa solitude.

MADemoisELLE DE MEURIOT

Oui, c'est vrai... Il y a des jours...

(Elle fond en larmes. Thérèse va à elle et l'embrasse.)

THÉRÈSE

Mademoiselle ! Mademoiselle !

MADAME CHANTEUIL

Adieu, mademoiselle... Adieu, Thérèse...

MADemoisELLE DE MEURIOT, à madame Chanteuil.

Je descends avec vous... Je ne veux pas vous quitter maintenant...

Mademoiselle de Meuriot sort avec madame Chanteuil. Thérèse, seule, réfléchit longuement. Puis, elle va prendre les deux volumes que madame Nérissé lui a préparés, et, par un bel effort, s'assied et se met au travail.

Après un moment, entre par le fond M. Nérissé.

SCÈNE X

THÉRÈSE, MONSIEUR NÉRISSE

MONSIEUR NÉRISSE

Ma chère enfant, je vous apporte une nouvelle qui, je crois, vous sera agréable.

THÉRÈSE

Dites...

MONSIEUR NÉRISSE

Souriez!... Souriez, ou je ne dis rien.

THÉRÈSE

Je n'ai aucun désir de sourire.

MONSIEUR NÉRISSE

Si vous saviez ce que je viens de faire pour vous, vous m'accueilleriez avec moins d'hostilité.

THÉRÈSE

Vous ne pouvez rien faire pour moi. Je vous demande même de ne pas vous occuper de moi.

MONSIEUR NÉRISSE

Je ne mérite pas que vous me parliez ainsi, je vous l'assure... Écoutez, Thérèse, il faut que nous ayons ensemble une dernière explication. Il existe entre nous un malentendu au sujet de ce qui s'est passé le mois dernier. Je vous ai alors juré de me taire. N'ai-je pas tenu ma parole ?

THÉRÈSE

Si.

MONSIEUR NÉRISSE

Me garderez-vous éternellement rancune, et ne pouvons-nous être des amis ? De mon amitié, moi, je vous donne des preuves. Je viens de faire deux démarches pour vous. La première, chez l'éditeur que vous devez voir demain, et la seconde auprès de notre nouvel associé. Voilà : on voulait vous renvoyer ou vous contraindre à d'humiliantes besognes. J'ai dit que si vous ne restiez pas, je ne resterais pas non plus... J'ai fait des concessions sur d'autres points. Demain, j'aurai la réponse définitive et je sais qu'il me suffit de ne pas céder pour réussir.

THÉRÈSE

Mais pourquoi avez-vous agi ainsi ? Nous devons ne jamais reparler de l'aveu que vous avez osé me faire. Mais je suis bien forcée de vous dire que vous vous êtes alors enlevé tout droit de me protéger ou de m'aider.

MONSIEUR NÉRISSE

J'ai conservé celui de vous aimer en secret.

THÉRÈSE

Non. Et il faut croire que vous l'avez mal gardé, votre secret, car madame Nérissé le soupçonne et j'ai bien vu qu'elle était jalouse de moi. Je lui dois beaucoup de reconnaissance : c'est elle qui m'a recueillie, qui m'a fait entrer ici. Pour rien au monde je n'accepterais de lui causer un chagrin. Lorsqu'elle apprendra votre démarche, que pensera-t-elle ?

MONSIEUR NÉRISSE

Cela m'est bien égal.

THÉRÈSE

A moi, pas. Je vous le répète, vous m'avez compromise.

MONSIEUR NÉRISSE, *très sincère.*

Compromise!... Voilà le mot!... Ah! fille de bourgeois que vous êtes et que vous êtes restée!...

Qu'est-ce que vous faites ici, alors? Qu'avez-vous appris? Rien. Compromise... Alors, vos rêves de bienfaits à distribuer à l'humanité, vos rêves de gloire, vos ambitions, votre destinée, la réalisation de vous-même, vous renoncerez à tout cela, plutôt que d'être ce que vous appelez de ce mot imbécile et bourgeois : « compromise »... Vous avez agi en femme énergique, lorsque vous avez quitté vos parents. Vous agissez maintenant, et vous pensez comme une poupée à la mode... Ce n'est pas vrai?... Je fais appel à votre intelligence, à tout ce que vous avez dans l'esprit de supérieur à la banalité générale. Votre mot est d'une provinciale. Ne le sentez-vous pas?

THÉRÈSE, *décontenancée*.

Ah! si j'étais certaine qu'il n'y ait dans votre sympathie aucune arrière-pensée, aucun calcul...

MONSIEUR NÉBISSE, *avec une indignation réelle*.

Calcul! Vous avez dit calcul! Voilà le mot dont vous me souffletez! Vous! Voilà l'injure que vous me jetez à la figure! Pour qui me prenez-vous?

THÉRÈSE

Je vous demande pardon!

MONSIEUR NÉBISSE

Quels serments voulez-vous que je vous fasse? Vous ne croyez donc plus à rien? Vous n'aurez pas

enfin un geste spontané et vous ne direz pas : « J'ai confiance en vous et j'accepte votre amitié » alors que cette amitié vous est offerte honnêtement et loyalement ! C'est vraiment à désespérer !

THÉRÈSE, *sans enthousiasme.*

Eh bien, oui, je vous le dis.

(Elle met ses mains dans les mains tendues de M. Nérisse.)

MONSIEUR NÉRISSE

Merci ! *(Un silence. A voix basse.)* Oh ! Thérèse, que je vous aime ! Que je vous aime !

THÉRÈSE

Ah ! c'est odieux ! Vous m'avez tendu un piège où ma vanité m'a fait tomber.

MONSIEUR NÉRISSE

Je vous en prie. Laissez-moi vous parler de moi, de la misère où je suis quand votre absence fait le désert en moi.

THÉRÈSE, *d'un ton de raisonnement.*

Tout ce que vous pourrez me dire je le devine et je le résume par ces mots : « Vous m'aimez ». C'est net. Je vous réponds aussi nettement : « Je ne vous aime pas »...

MONSIEUR NÉRISSE

Je souffre !

THÉRÈSE

Que vous souffriez de n'être pas aimé de moi, si c'est vrai, c'est un malheur pour vous, un malheur auquel je ne peux rien et dont je ne suis pas responsable, car vous n'avez pas à me reprocher d'avoir été coquette.

MONSIEUR NÉRISSE

Je ne vous demande pas de m'aimer encore. Je vous supplie de me permettre de mériter votre amour.

THÉRÈSE, *frémissante.*

Mais encore une fois, taisez-vous donc ! Si vous n'êtes pas un misérable, comment avez-vous pu me parler de cela aujourd'hui, aujourd'hui que ma vie matérielle dépend de vous ! Vous connaissez ma situation, m'avez-vous dit. Alors, vous savez que si je ne reste pas ici, je n'ai que deux attitudes devant moi : ou aller vivre aux dépens de ma marraine, ce que je ne veux pas, ou courir les aventures de la femme seule à la recherche d'un travail à Paris. Vous n'avez pas compris que me reparler de votre amour aujourd'hui, c'était me jeter à la rue.

MONSIEUR NÉRISSE

Vous ne serez dans la rue que si vous le voulez bien.

THÉRÈSE

Alors, voilà de nouveau l'éternel et odieux marché : « Donne-toi ou tu ne mangeras pas. » Si je cède, je reste... Sinon...

MONSIEUR NÉRISSE

Je n'ai pas dit cela. Mais il est bien certain que mes efforts seront plus grands, si je sais qu'ils doivent profiter à une amie.

THÉRÈSE

Et vous le dites ! Vous vous croyez un honnête homme et vous ne sentez pas, vous non plus, que votre acte n'est pas autre chose qu'une tentative de viol sous conditions, et que de tous les crimes contre la personne, il n'en est pas de plus abominable !

MONSIEUR NÉRISSE

Est-ce que j'ai attendu votre réponse pour vous défendre, pour vous rendre service ?

THÉRÈSE

Soit, mais vous croyez que je vous céderai par gratitude ou par crainte. Eh bien n'y comptez pas ! Quand je devrais en finir par le suicide, je ne me

vendrai pas ni à vous, ni à d'autres. Alors, c'est ça, c'est ça ! Partout où nous voulons entrer pour avoir le droit au travail, à la vie, on trouve la porte barrée par un homme qui vous dit : « Déshabille-toi ou crève de faim ! » Parce qu'on est seule, parce qu'ils savent qu'il ne surgira pas un autre homme pour défendre sa propriété ! Il n'y a pas de plus immonde lâcheté !... Quand on y pense, on ne peut pas croire que des êtres soient aussi féroces pour d'autres êtres ! Ah ! l'abominable chantage !... Pour manger ! Pour manger !... Parce qu'ils savent qu'il dépend d'eux de nous donner à manger... Parce que nous avons chez nous des vieux ou des petits qui attendent que nous leur apportions à manger ils veulent nous imposer cet avilissement, ils veulent nous contraindre à faire ce que font les filles des rues ! C'est honteux, c'est honteux, c'est honteux !... C'est à hurler de colère, de honte et de désespoir !

MONSIEUR NÉRISSE, *avec autorité.*

Je ne vous demande pas de vous vendre, je vous demande de m'aimer.

THÉRÈSE

Je ne vous aimerai jamais.

MONSIEUR NÉRISSE, *de même.*

Vous n'aimerez jamais, alors ? Ni moi, ni d'autre ?
Écoutez...

THÉRÈSE

Je...

MONSIEUR NÉRISSE. *L'empêchant de parler.*

Non. Je veux dire d'abord ce que j'ai à vous dire. Alors, vous n'aimerez pas ? Toute votre vie, vous serez toute seule ? Vous avez, vous aussi, la prétention orgueilleuse et insensée de vous passer de l'affection d'un homme !

THÉRÈSE

Mais je...

MONSIEUR NÉRISSE. *de même.*

Non ! Non ! Vous saurez la folie de ce que vous rêvez. Les efforts que vous ferez pour échapper à la vie sentimentale seront inutiles, et c'est ce qui peut vous arriver de mieux. Vous ne vivrez pas sans amour ?

THÉRÈSE

Et pourquoi ? Pourquoi ?...

MONSIEUR NÉRISSE

Malheur à ceux qui sont seuls ! Mais deux fois, cent fois, malheur à la femme qui est seule ! Vous ne savez pas ce que c'est. C'est passer son existence au milieu de l'hostilité ou tout au moins de l'aversion générale... Au milieu des soupçons... oui, des soupçons. Le monde n'admet pas qu'on vive une

vie différente sans des raisons cachées et il déclare que si ces raisons sont cachées, c'est qu'elles sont inavouables... Et ce n'est pas tout... C'est la chambre froide où l'on pleure sans jamais être consolée, c'est la chambre où, si l'on est malade, s'ajoute aux souffrances l'angoisse violente, aiguë, la peur instinctive et affolante de mourir seule. C'est le cœur vide, les bras vides. Toujours! Toujours! Et dans la vieillesse c'est de la douleur encore, qui vient du regret d'une vie gâchée!... Et à quoi, à qui faites-vous ce sacrifice? A une convention, à la morale, à une morale que personne ne pratique réellement. Qui donc vous en saura gré? On ne croira même pas à votre vertu, ou on l'expliquera par des motifs dont la révélation vous ferait mourir de confusion. C'est cela que vous ambitionnez. Thérèse? Je suis malheureux. Aimez-moi. Si vous saviez!

THÉRÈSE

Je ne veux pas de vos confidences.

MONSIEUR NÉRISSE

Vous croyez, de ma part, à un caprice, de même que vous avez cru à un calcul. Vous vous trompez. Je vous offre de partager ma vie.

THÉRÈSE

Je ne veux pas être votre maîtresse.

MONSIEUR NÉRISSE

Je suis donc bien indigne, de vous...

THÉRÈSE

Je ne veux pas être votre maîtresse...

MONSIEUR NÉRISSE

Ah! vous êtes orgueilleuse, et vous êtes forte. C'est le mariage que vous voulez... Eh bien, soit...

THÉRÈSE

Je ne veux pas de vous! Je ne veux pas de vous!

MONSIEUR NÉRISSE

Pourquoi? Répondez!

THÉRÈSE

Je vais vous répondre. Et ma réponse, j'espère, tranchera tout entre nous. Oh! je vais être franche et puisque j'y suis forcée par votre obsession, je vais vous dire mon secret... Vous avez raison. Je ne serais peut-être pas assez forte pour vivre dans l'isolement dont je sais les tristesses. Mais, comme le disait tout à l'heure une malheureuse, je me réserve le droit de choisir. Ecoutez. Si jamais je cède à quelqu'un, ce sera à quelqu'un que j'aimerais. (*Avec éclat.*) Et j'aime quelqu'un! j'aime quelqu'un!

MONSIEUR NÉRISSE

Vous avez un amant ! Malheureuse ! Si vous dites vrai...

THÉRÈSE, *avec un cri de triomphe.*

Ah ! montrez-la donc enfin toute votre âme dans sa bassesse et sa grossièreté !... Si jamais j'avais pu être en péril, ce mot-là m'eût sauvée. Vous n'avez envisagé que ceci : un amant ! Non. Je n'ai pas d'amant. J'ai un amour.

MONSIEUR NÉRISSE

Je n'y vois pas tant de différence.

THÉRÈSE, *très fière.*

Je le sais bien, et c'est ce qui vous mesure ! Cet amour-là est le seul de ma vie. C'est celui que j'ai eu pour mon fiancé. La ruine nous a séparés. Mais nous nous sommes retrouvés. Il souffre. Je souffre aussi de n'être pas à lui. Cette souffrance, nous l'acceptons pour obéir à ce que vous appelez des préjugés, et que je respecte parce qu'ils sont la voix du passé, la voix de mes morts ; parce que je sais la douleur qu'en ne les respectant pas, j'infligerais à ceux qui m'aiment. Moquez-vous de moi. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela m'est indifférent... J'attends... Nous attendons. En pleine confiance, en plein amour... Et vous devez comprendre maintenant que je suis gardée contre vous. Allez-vous-en.

MONSIEUR NÉRISSE. *d'une voix sourde et tremblant
de colère et de jalousie.*

Vous n'auriez pas dû me dire cela, Thérèse...
Evoquer ce tableau-là devant moi!... Je ne vous
laisserai pas à un autre.

(Il s'avance vers elle.)

THÉRÈSE, *avec une émotion folle.*

Ah! non! Pas ça! Pas ça! Ne me touchez pas!
Ne me touchez pas!

*(Elle a crié ces mots avec une telle violence et
une telle autorité, que M. Nérisse s'arrête et
tombe assis sur une chaise, balbutiant.)*

MONSIEUR NÉRISSE

Je vous demande pardon... Je suis fou... Je ne
sais plus ce que je fais...

THÉRÈSE, *à mi-voix.*

Voulez-vous me laisser. J'ai à travailler.

MONSIEUR NÉRISSE

Oui. *Il se lève, humblement.* Je voudrais vous
demander... Vous ne nous quitterez pas?

THÉRÈSE

Vous en êtes là... Vous croyez que je m'exposerai

encore une fois à une telle algarade?... Oui, je vous quitte. Et dès ce soir... Allez, allez, allez-vous-en!

MONSIEUR NÉRISSE

Je vous en prie... *Écoulant un bruit au dehors. Subitement calmé.* Voici madame Nérisse... Calmez-vous... Je vous en supplie... Ne lui dites pas.

THÉRÈSE

Soyez tranquille...

(Entre madame Nérisse.)

MADAME NÉRISSE

Que se passe-t-il ?

MONSIEUR NÉRISSE

Mademoiselle Thérèse a l'intention de nous quitter, et j'essayais de lui faire comprendre... Tu devrais toi-même... J'ai à sortir...

MADAME NÉRISSE

Oui, Va.

(Il prend son chapeau et sort par le fond.)

SCÈNE XI

MADAME NÉRISSE, THÉRÈSE

MADAME NÉRISSE

Vous voulez partir ?

THÉRÈSE

Oui, madame.

MADAME NÉRISSE

Parce que M. Nérisse...

THÉRÈSE

Oui, madame...

MADAME NÉRISSE. *renfermée, troublée, triste.*

Que voulez-vous que je vous dise ?

THÉRÈSE

Rien, madame...

MADAME NÉRISSE

Pauvre petite...

THÉRÈSE

Et surtout ne me plaignez pas... Ne soyez pas inquiète... Je saurai me tirer d'affaire toute seule et proprement... J'ai encore du courage.

MADAME NÉRISSE

J'ai un peu honte de vous laisser partir... Certes, vous êtes honnête... Moi aussi, j'étais honnête... Alors... Que voulez-vous...

THÉRÈSE

Adieu, madame.

Elle commence à ranger ses papiers.

MADAME NÉRISSE

Adieu, Thérèse.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

THÉRÈSE, seule.

Mais une fois seule, ses nerfs se détendent. Elle fond en larmes comme un tout petit enfant. Elle met son chapeau. Elle va au cartonnier, y prend sa voilette qu'elle glisse dans son petit sac. Elle trouve la lettre de M. Nérissé. Simplement, et tout en pleurant, elle la met sous une autre enveloppe qu'elle ferme et place bien en vue, sur une table. Puis elle prend sa petite serviette de moleskine noire, son parapluie, et sort lentement. Elle est abattue, presque courbée et, pendant que le rideau baisse, on voit sa pauvre petite silhouette s'éloigner, les épaules secouées de sanglots.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE III

Le bureau-atelier de Thérèse, chez M. Féliat, à Evreux.
Sur des meubles industriels, des reliures non achevées, des échantillons, des fers, des soies.

A droite une baie vitrée ouvre sur l'atelier des femmes.

Table à dessiner. Chevalets.

A gauche, un petit bureau.

Sièges.

Aux murs, des pancartes avec le texte des lois ouvrières.

Portes au fond et à gauche.

Octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, *une longue blouse blanche par-dessus sa robe.*

LUCIENNE, *en tenue d'automobile, puis LA MÈRE BOUGNE, et VINCENT.*

THÉRÈSE, *très gaie.*

Je ne t'ai pas dit ce que j'ai fait après avoir quitté le journal de madame Nérissé. Tu crois que je suis revenue directement ici : ce n'est pas vrai. J'ai été

trois mois à chercher un emploi avant de me décider à quitter Paris. (Ah! ce n'est pas drôle, le sort d'une fille de bourgeois, lorsqu'elle veut gagner sa vie...! Une femme seule! Ma chère, on est comme un paria!... Tu vas en juger par un tout petit détail : j'ai eu toutes les peines du monde à trouver une chambre à louer... L'ai-je entendue des fois, la phrase peu aimable : « Nous ne louons pas aux femmes seules. » Et un jour que j'ai insisté, le portier a dit à sa femme, derrière mon dos, cette phrase monumentale : « Elle n'est pas assez laide pour être honnête... » Et puis... et puis... et puis! Tu ne t'en es pas doutée, ma pauvre Lucienne! J'ai failli débiter au Grand Guignol...

LUCIENNE, *sursautant*.

Hein!

THÉRÈSE

Sous le nom de Thérèse de Morfontaine! Tout simplement.

LUCIENNE

Au Grand Guignol!

THÉRÈSE

Oh! j'avais d'abord demandé à entrer à la Comédie Française!

LUCIENNE

Tu es folle!

THÉRÈSE

Mais non!

LUCIENNE

Actrice!

THÉRÈSE

Avant de m'y résoudre, j'avais fait bien d'autres tentatives.

LUCIENNE

Lesquelles, mon Dieu!

THÉRÈSE

Je ne t'en dirai qu'une. Tu te rappelles les compliments dont on m'accablait sur l'élégance, sur la beauté des liseuses brodées que je faisais jadis pour des ventes de charité!

LUCIENNE

Oui.

THÉRÈSE

(Je me suis mise à confectionner des liseuses et j'allais les offrir, en disant que c'était le travail d'une jeune fille pauvre à qui je m'intéressais. Dans un magasin très élégant, dont nous étions les clientes, on m'a donné vingt francs et on m'a laissé les liseuses. *Riant.*) Si tu m'avais vue embarrassée de mon louis, de l'aumône pour la jeune fille

pauvre... Tu ne sais pas ce que j'en ai fait. Je l'ai perdu exprès dans un quartier ouvrier... J'ai chargé le hasard de faire avec ce louis un peu de bonheur. Voilà ce que tu ne savais pas... Et j'ai cherché, cherché, cherché, encore de mille façons... Rien... Défense aux filles honnêtes de gagner leur pain.)
Alors, à bout de tout...

LUCIENNE

Tu es revenue chez ta marraine.

THÉRÈSE

Que non! Je ne suis pas faite pour l'esclavage. Je me suis rappelée une bonne parole de M. Féliat et je suis arrivée un beau jour, en lui demandant de m'employer à ce qu'il voudrait... Il a accepté par bonté d'abord. Maintenant, il est content de moi, et je suis contente de lui.

LUCIENNE

Et tu es heureuse?

THÉRÈSE

Oh! oui. *Un grand soupir heureux.* Dieu qu'on est bien! Jamais je ne me serais crue capable d'éprouver tant de plaisir à respirer l'odeur d'un atelier de reliure... Ça sent le blanc d'œuf, la colle forte, et le vieux cuir, c'est un rien, et c'est exquis... J'ai ouvert un atelier de femmes... Oh! ça n'a pas été sans peine. M. Féliat avait peur des ouvriers. Ils

ont bien grogné un peu, ils grognent encore même, mais je m'en moque... J'ai sauvé des malheureuses, vraiment. J'ai pris les isolées, les vieilles filles, les filles-mères, les femmes abandonnées, les veuves. Toutes celles-là, si elles n'avaient pu se libérer par le travail, étaient condamnées à la misère ou au vice... Ah ! quand je pense que je rêvais d'écrire des livres ! Et que je voulais réaliser mes rêves par la littérature alors que je les puis réaliser par l'action. C'est beau, l'action !

Pendant que parlait Thérèse, la mère Bougne est entrée par la droite.

C'est une pauvre vieille ourrière à qui on ne peut plus donner d'âge.

Elle marche péniblement en s'appuyant sur un balai dont on sent qu'elle ne se sépare jamais.

Elle porte un trousseau de clefs à sa ceinture. Son tablier est replié et forme une poche de sarrigue, dans laquelle elle insinue les bouts de papier et les déchets qu'elle ramasse.

Lucienne ne peut s'empêcher de la regarder avec surprise.

THÉRÈSE

Tu regardes la mère Bougne... Bonjour, mère Bougne.

LA MÈRE BOUGNE

Bonjour, mademoiselle Thérèse...

THÉRÈSE, *à la mère Bougne.*

Et le bureau du syndicat, quand se réunit-il ?

LA MÈRE BOUGNE

Mercredi, mademoiselle.

THÉRÈSE

Vous ne manquerez pas à la séance ?

LA MÈRE BOUGNE

Je n'en ai point encore manqué, mademoiselle.

THÉRÈSE

A la bonne heure. Tout à l'heure. Vous reviendrez tout à l'heure pour ramasser tout cela.

La mère Bougne passe et sort par le fond pendant ce qui suit.

THÉRÈSE

Tu ne connaissais pas la mère Bougne... On l'appelle aussi notre ministre de l'Intérieur, parce que c'est elle qui est chargée de l'entretien de la propreté pendant la journée... C'est une pauvre vieille qui a travaillé, dans les filatures du côté de Rouen, depuis l'âge de huit ans et qui a échoué ici.

LUCIENNE

Et elle assiste aux séances du bureau du Syndicat ?

THÉRÈSE

Oui. Elle en fait partie. Lorsque j'ai fondé ici le Syndicat des ouvrières, j'ai tenu à faire inscrire comme membre du bureau cette doyenne de la misère et du travail.

LUCIENNE

C'est bien !... Tu as fondé un syndicat ?

THÉRÈSE

Oui. Sais-tu comment mes ouvriers l'ont surnommé, mon Syndicat ?

LUCIENNE

Non.

THÉRÈSE

Le Syndicat des Poules...

LUCIENNE, *riant.*

Tiens !

THÉRÈSE

Ça ne me déplaît pas : c'est courageux, une poule, quand il le faut !

LUCIENNE

Ils sont jaloux, les ouvriers.

THÉRÈSE

Ils ont peur de la concurrence... de l'invasion des femmes, comme ils disent.

Entre Vincent, ouvrier.

VINCENT

Bonjour, la compagnie.

THÉRÈSE

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Vincent?

VINCENT

Je voudrais vous dire un mot, mademoiselle.

THÉRÈSE

Je suis à vous.

LUCIENNE

Je m'en vais.

THÉRÈSE

Je te reverrai avant ton départ.

LUCIENNE

Je crois bien : nous ne partons que demain.

THÉRÈSE

Tu es gentille d'être venue me voir.

LUCIENNE

Je bénis l'auto une fois de plus. J'ai convaincu mon mari que le plus court chemin pour aller à Dieppe passait à Évreux... A demain...

THÉRÈSE

A demain.

(Elles s'embrassent. Lucienne sort.)

SCÈNE II

THÉRÈSE, VINCENT, puis M. FÉLIAT

THÉRÈSE

Excusez-moi... Je vous écoute...

VINCENT

Je voudrais vous demander deux choses. La première, au nom de tous les camarades, c'est que vos ouvrières ne fassent plus bande à part et qu'elles travaillent dans le même atelier que nous.

THÉRÈSE.

Ce n'est pas possible.

VINCENT

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Vous le savez bien.

VINCENT

Non.

THÉRÈSE

Allons !... pour évincer les femmes, pour les décourager, vos camarades ont eu recours aux pires procédés...

VINCENT

Si on peut dire...

THÉRÈSE

Vous tenez exprès un langage ordurier.

VINCENT

Si on ne peut pas rire entre camarades, alors...

THÉRÈSE

Vous ne vous êtes pas contentés de cela. Vous avez imaginé des farces odieuses.

VINCENT, *riant*.

Vous voulez parler de l'histoire des rats, je parie...

THÉRÈSE

Vous en riez encore. Vous avez trouvé spirituel d'enfermer un rat vivant dans le tiroir de chaque ouvrière, avant son arrivée à l'atelier.

VINCENT

On ne voulait pas faire de mal.

THÉRÈSE

Vous ne vouliez pas faire de mal? La petite apprentie a dû rester couchée huit jours avec la fièvre, et madame Dumont s'est blessée en tombant, évanouie de frayeur. Vous avez imaginé cent brimades de ce genre, et à l'imitation des typos qui brouillent les lettres dans les casses des femmes, vous profitez de notre absence, à l'heure du déjeuner, pour saboter leur travail, et imposer à des malheureuses qui ne vous avaient rien fait une réduction du prix de leur journée, ou des heures de travail supplémentaires. Nous ne voulons pas que tout cela recommence. Vous avez accepté que nous ayons un atelier à part, nous nous en tenons là. Quelle est votre seconde demande?

VINCENT

Je veux que vous embauchiez ma femme.

THÉRÈSE

Non. Je ne veux pas d'elle.

VINCENT

On m'avait dit que vous cherchiez du monde.

THÉRÈSE

Oui, mais je choisis. Je prends d'abord celles qui ont besoin de travailler, ou dont on n'a pas besoin chez elles.

VINCENT

Vous avez bien raison... seulement, la mienne je ne vous demande pas de la payer cher... Pas le prix d'un homme, bien entendu !

THÉRÈSE

Pourquoi pas, si elle fait le même travail ?

VINCENT, *orgueil de mâle.*

C'est toujours qu'une femme ! Et puis, si vous n'y trouviez pas un bénéfice vous n'auriez pas de raisons de la prendre à la place d'un ouvrier !

THÉRÈSE

Mais vous gagnez ici de bonnes journées. Vous pouvez vivre sans contraindre votre femme au travail.

VINCENT

Ben, si peu qu'elle gagnera. ça paiera toujours mon tabac.

THÉRÈSE, *riant.*

Vous ne fumez pas à ce point-là, allons !

VINCENT

Et puis, ça permettra de mettre des confitures sur le pain.

THÉRÈSE

Mais votre femme prendra la place d'une autre à qui il manque peut être le pain tout sec.

VINCENT

Si on s'occupait tout le temps des misères des autres, on n'arriverait jamais à rien.

THÉRÈSE

Voulez-vous me permettre de me mêler de ce qui ne me regarde pas ?

VINCENT

Allez-y ! J'ai rien à cacher.

THÉRÈSE

Que faites-vous en sortant de l'usine ? Vous allez au café ?

VINCENT, *avec éclat.*

Voilà ! Je l'aurais deviné ! Vous me prenez pour un bidonneur, pour un poivrot... C'est un peu fort tout de même... Non !... mais vous pouvez aller dans tous les débits des environs, et prendre des renseignements... Je m'engage à ne boire que de l'eau pendant huit jours si vous pouvez trouver quelqu'un qui vous dise qu'il m'a vu une seule fois avec le nez sale, bu, plein, quoi ! Y a pas plus rangé que moi. Le matin, une goutte, comme tout homme qu'est un homme, à cause du brouillard. A midi,

un vermouth avant de déjeuner, et un fil en quatre après, histoire d'ouvrir et de fermer le robinet du trou au pain, et puis, c'est tout... Le pernod avant de dîner, naturellement... Peut-on t'y moins? Je vous le demande? Et après le souper, si je m'en y vais faire une manille, c'est qu'on n'est pas des chiens.

THÉRÈSE, *qui a écrit des chiffres au crayon pendant qu'il parlait.*

Eh bien, c'est vingt sous par jour que vous pourriez économiser.

VINCENT

Vingt sous?

THÉRÈSE, *lui tendant le papier.*

Comptez.

VINCENT, *un peu confus.*

Je m'en rapporte à vous... Je sais bien que vous savez faire les additions.

THÉRÈSE

Avec ces vingt sous vous pourriez mettre un matelas de confiture sur chaque tartine.

VINCENT

Faut tout vous dire. Je voudrais aussi me payer une bicyclette.

THÉRÈSE

Pourquoi faire ? Vous demeurez à cinq minutes d'ici.

VINCENT

Pour me balader le dimanche.

THÉRÈSE

Vous n'avez pas pensé à autre chose.... vous avez deux petits enfants, qui les soignera, si votre femme est à l'usine ?

VINCENT

Faut pas que ça vous tourmente, ça. On les porte à la crèche le matin tout morveux et on vous les rend le soir tout mouchés.

THÉRÈSE

Et le souper, qui le préparera ?

VINCENT, *naïvement.*

La femme, en revenant du travail.

THÉRÈSE

Pendant que vous prendrez votre pernod.

VINCENT, *de même.*

Oui. J'y laisserai le temps qu'il faut.

THÉRÈSE

Qui vous raccommodera ?

VINCENT, *de même.*

La femme.

THÉRÈSE

Quand?

VINCENT

Le dimanche.

THÉRÈSE

Pendant que vous vous promènerez à bicyclette?

VINCENT

Oui ; ça la distraira... Et le soir, je l'emmènerai me regarder jouer au billard... Alors, c'est dit?

THÉRÈSE

Non.

VINCENT

Pourquoi, puisque vous allez ouvrir un nouvel atelier?

THÉRÈSE

Parce que votre femme peut ne pas travailler.

VINCENT

Qu'est-ce que ça peut vous faire? Puisque vous en embauchez d'autres.

THÉRÈSE

Les autres ont besoin.

VINCENT

Ça ne me regarde pas. Vous devez d'abord prendre les femmes des ouvriers d'ici.

THÉRÈSE

Tout ce que je puis faire, c'est de parler d'elle à la prochaine réunion de notre syndicat.

VINCENT

Il nous embête, votre syndicat.

THÉRÈSE

Un syndicat est surtout fait pour embêter quelqu'un, vous le savez bien.

VINCENT

Et vous lui demanderez, à votre syndicat, de ne pas prendre ma femme ?

THÉRÈSE

En effet.

VINCENT

C'est bon... On était plus tranquille quand vous étiez à Paris, vous savez.

THÉRÈSE

Je regrette.

VINCENT

Et on sera plus tranquille quand vous y serez retournée.

THÉRÈSE

Ce ne sera pas tout de suite.

VINCENT

... Probablement plus tôt que vous ne le pensez.
Bonsoir la compagnie.

THÉRÈSE

Bonsoir.

(Il va pour sortir. Entre M. Féliat.)

VINCENT

Voilà, M. Féliat... Je venais demander qu'on embauche ma femme.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous vous êtes adressé à mademoiselle ?

VINCENT

Oui. Elle ne veut pas.

MONSIEUR FÉLIAT

C'est qu'elle a ses raisons. Elle est la maîtresse dans son service.

VINCENT

Alors, c'est bon... c'est bon.

(Il sort.)

SCÈNE III

M. FÉLIAT, THÉRÈSE, puis M. GUÉRET

MONSIEUR FÉLIAT

Vous vous êtes fait un ennemi, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE

Peu importe. Tant que je le pourrai, j'empêcherai le travail des femmes d'entretenir la paresse et l'alcoolisme des maris.

MONSIEUR FÉLIAT

Et je vous approuve. Je suis avec vous.

THÉRÈSE, *riant*.

J'ai eu assez de mal à vous convaincre.

MONSIEUR FÉLIAT

Oui, mais ceux qui sont difficiles à conquérir sont plus sûrs que les autres... La générosité de vos idées

les a imposées à moi... J'espère encore que ces gaillards-là ne nous feront pas de sottises.

THÉRÈSE

Que voulez-vous dire ?

MONSIEUR FÉLIAT

Rien... Rien... (*Changeant de ton.*) Dites-moi, ma chère enfant, savez-vous que René doit arriver à Evreux aujourd'hui ?

THÉRÈSE

Oui.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous pensez toujours à certain projet?...

THÉRÈSE

Toujours...

MONSIEUR FÉLIAT

Et René ?

THÉRÈSE

J'ai encore reçu une longue lettre de lui ce matin. Il doit venir : je voulais vous demander la permission de le recevoir ici...

MONSIEUR FÉLIAT

Mon Dieu... je ne puis guère m'y opposer... Mais j'ai peur que ses parents ne m'en sachent aucun gré...

THÉRÈSE

Soyez tranquille... Il paraît que tout est changé.

(Entre M. Guéret.)

MONSIEUR GUÉRET, *à part, à M. Féliat.*

Les deux délégués de Paris sont arrivés...

MONSIEUR FÉLIAT

Le diable les emporte.

MONSIEUR GUÉRET

L'un d'eux veut vous parler.

MONSIEUR FÉLIAT

Je n'ai rien à lui dire.

MONSIEUR GUÉRET

Il vaut mieux le recevoir.

MONSIEUR FÉLIAT

Il est là?

MONSIEUR GUÉRET, *avec une insistance sous-entendue.*

Oui.

MONSIEUR FÉLIAT

Eh bien, envoyez-le moi, et vous, employez-vous à surveiller son acolyte.

MONSIEUR GUÉRET

Bien.

(Il sort.)

MONSIEUR FÉLIAT

Voulez-vous me laisser, Thérèse, j'ai à recevoir
une visite embêtante...

THÉRÈSE, *en sortant par la droite.*

Rien de grave ?

MONSIEUR FÉLIAT

Mais non, mais non... C'est M. Guéret qui fait des
mystères pour les choses les plus simples.

(Entre le délégué.)

SCÈNE IV

MONSIEUR FÉLIAT, LE DÉLÉGUÉ

MONSIEUR FÉLIAT

Que désirez-vous, monsieur?

LE DÉLÉGUÉ

Monsieur, je viens, au nom du Comité central de Paris, vous demander la dissolution de votre syndicat féminin.

MONSIEUR FÉLIAT

Tout simplement?

LE DÉLÉGUÉ

Tout simplement.

MONSIEUR FÉLIAT

En quoi vous gêne-t-il?

LE DÉLÉGUÉ

Il vous donne trop de force contre nous.

MONSIEUR FÉLIAT

Si je vous demandais de dissoudre le vôtre pour la même raison, que me répondriez-vous?

LE DÉLÉGUÉ

Cela n'est pas en discussion.

MONSIEUR FÉLIAT

Ah ! très bien !

LE DÉLÉGUÉ

Le syndicat féminin se rattache à un ensemble que nous avons décidé de combattre.

MONSIEUR FÉLIAT

Lequel?

LE DÉLÉGUÉ

La concurrence de la femme. L'invasion de la main-d'œuvre féminine.

MONSIEUR FÉLIAT

Invasion peu redoutable.

LE DÉLÉGUÉ

Vous croyez?... Tenez, je vais vous donner un exemple. Je suis venu de Paris ici, qui m'a donné mon billet? Une femme. Qui ai-je trouvé au guichet

de la poste, au bout du fil du téléphone? Une femme. J'ai eu de l'argent à toucher. C'est une femme qui me l'a donné chez le banquier. Je ne parle pas des doctresses, ni des avocates. Mais dans l'industrie comme partout, la femme cherche à nous évincer. Il y a des femmes maintenant jusque dans les usines de métallurgie. Chacun a le droit de se défendre contre une concurrence. L'ouvrier se défend.

MONSIEUR FÉLIAT

Contre la femme, parce qu'elle travaille à meilleur marché. Si elle le fait, c'est qu'elle est plus courageuse et plus sobre. Est-ce donc à cause de ses vertus que vous la condamnez?

LE DÉLÉGUÉ

Nous ne condamnons personne.

MONSIEUR FÉLIAT

Si. En privant la femme de son travail, vous la condamnez à la misère ou à la débauche. Vous n'êtes pas des concurrents, vous êtes des ennemis.

LE DÉLÉGUÉ

Vous vous trompez. Nous sommes si peu les ennemis des ouvrières que si nous vous demandons la suppression de votre syndicat, c'est dans leur intérêt.

MONSIEUR FÉLIAT

Bah!

LE DÉLÉGUÉ

Nous ne voulons plus que la femme touche un salaire inférieur au nôtre.

MONSIEUR FÉLIAT

Je connais la formule : « A travail égal, salaire égal ».

LE DÉLÉGUÉ

Il n'en est pas de plus juste.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous savez bien qu'ici au moins le patron n'emploierait plus de femmes s'il devait les payer aussi cher qu'il paie les hommes. Votre apparente sollicitude n'est qu'une hypocrisie. En réalité, vous ne voulez pas que la femme travaille.

LE DÉLÉGUÉ

Nous ne voulons plus de concurrentes.

MONSIEUR FÉLIAT

Que deviendront-elles, toutes celles que j'emploie?

LE DÉLÉGUÉ

Elles feront ce qu'elles faisaient autrefois. Elles resteront chez elles.

La mère Bougne est entrée depuis quelques instants sans qu'on ait fait attention à elle. Elle se livre à ses occupations coutumières pendant ce qui suit.

LA MÈRE BOUGNE

On voudrait bien... On voudrait bien rester chez nous, monsieur Féliat. Mais qu'est-ce qu'on y ferait? Autrefois, la femme pouvait rester chez elle, elle avait à s'occuper. Je vois encore ma pauvre grand-mère. Dès le jour, c'était le bois à aller ramasser, c'était l'eau à aller chercher à la fontaine. On faisait son pain, on lavait sa lessive, on filait, on tricotait des habits pour l'hiver, on cousait ses robes.

LE DÉLÉGUÉ

Vous ferez comme votre grand-mère.

LA MÈRE BOUGNE

C'est changé, monsieur. On n'a plus rien à faire de tout cela. Y a plus besoin d'aller chercher de l'eau. Suffit de tourner un robinet pour en avoir. Plus besoin de faire du feu. Y a encore qu'à tourner le robinet du gaz pour en avoir. On nous apporte le pain tout fait, et les repas, on les trouve tout faits chez le charcutier ou dans des boîtes de conserves. On trouve des bas, des vêtements tout faits dans les confections. C'est vrai que les femmes n'ont plus de raisons de rester chez elles. Alors, on

leur a dit de venir à l'usine; elles y sont allées. Seulement, aujourd'hui, ce qu'on gagne à l'usine, il faut le donner au gaz, à l'eau, au boulanger, à tous les fabricants... et on est tout aussi misérable, excepté qu'on est misérable en servant les mécaniques dans la buée et la fumée au lieu de l'être chez soi en plein air...

Aujourd'hui, on ne peut plus revenir à l'ancien temps. La femme n'a plus de maison. Elle n'a plus qu'une petite chambre, où il n'y a plus rien qu'un lit sale pour dormir. Alors, monsieur, il faut nous laisser gagner notre vie comme ça puisqu'on ne peut plus faire autrement.

(Elle sort.)

MONSIEUR FÉLIAT

Vous l'avez entendue?

LE DÉLÉGUÉ

Tout changera lorsqu'on reviendra à la vieille formule : « Le père à l'atelier, la femme au foyer. »

MONSIEUR FÉLIAT

Si la mère n'est plus au foyer, c'est que l'homme est au cabaret.

LE DÉLÉGUÉ

Les hommes vont au cabaret, parce qu'ils sont las de trouver, en rentrant, le ménage mal fait et la

soupe pas cuite, et, au lieu d'une consolatrice, une travailleuse aigrie.

MONSIEUR FÉLIAT

Croyez-vous donc que c'est par plaisir que les femmes vont à l'usine! Elles aimeraient mieux, elles aussi, la vie calme dans la maison familiale.

LE DÉLÉGUÉ

Elles n'ont qu'à y rester.

MONSIEUR FÉLIAT

Et qui les nourrira?

LE DÉLÉGUÉ

Leurs maris.

MONSIEUR FÉLIAT

Qu'ils commencent par là!... Et celles qui n'ont pas de maris? Les filles, les veuves, les abandonnées? Il vaut mieux leur donner un métier que de les forcer à prendre un amant. Ne voyez-vous pas que pour beaucoup de femmes le travail est une libération? Les blâmez-vous de réclamer le droit au travail? Elles luttent pour cette victoire...

LE DÉLÉGUÉ

Je ne suis pas certain que cette victoire soit désirable. Mais non! Mais non! Quand vous aurez réussi à donner à la femme sa complète indépendance par la conquête du travail; quand vous lui

aurez retiré ses enfants que vous confieriez à la nourrice, à la crèche, à l'école ; quand vous l'aurez déchargée de tous les soins domestiques et aussi de toutes les douceurs, de toutes les intimités... qui vous dit qu'un jour il ne s'en dressera pas une qui réclamera comme autant de bienfaits l'ancien esclavage, les exigences du foyer, le droit de soigner son mari et celui de bercer elle-même son enfant ! Le travail de la femme est une monstruosité !

MONSIEUR FÉLIAT

La veulerie et les vices de l'homme le rendent obligatoire.

LE DÉLÉGUÉ

Quels vices ?

MONSIEUR FÉLIAT

Quand il n'y aurait que l'alcool ! L'argent dépensé en alcool est égal au total du salaire des femmes. Tout se réduirait donc à triompher de l'alcoolisme.

LE DÉLÉGUÉ

Nous ne demandons que cela.

MONSIEUR FÉLIAT

En paroles. Mais en réalité vos politiciens se refusent à le combattre parce que les bulletins de vote sont dans les poches des débitants.

LE DÉLÉGUÉ

Vous n'avez pas autre chose à me dire?

MONSIEUR FÉLIAT

Si : Bonsoir.

LE DÉLÉGUÉ

C'est bien, monsieur. Je vais demander à Paris par téléphone, des instructions... Je crois que vous refuseriez de me prêter votre appareil...

MONSIEUR FÉLIAT

Et vous avez raison...

LE DÉLÉGUÉ

Je vais donc à la poste.. et dans dix minutes.

MONSIEUR FÉLIAT

Allez, cher monsieur.. Seulement je vous préviens aimablement qu'il faut plus de dix minutes pour obtenir la communication avec Paris.

LE DÉLÉGUÉ, *goguenard.*

Pour vous peut-être, monsieur, mais pas pour moi... J'ai bien l'honneur...

MONSIEUR FÉLIAT

Bonsoir.

(Le délégué sort.)

SCÈNE V

M. FÉLIAT, RENÉ

MONSIEUR FÉLIAT, à la porte du fond, rencontre René.

Tiens, René!... Il y a longtemps que tu es là...

RENÉ

J'arrive.

MONSIEUR FÉLIAT

Ça me fait plaisir de te voir. (*Étreinte.*) Et alors? Te voilà de retour de Tunisie?

RENÉ

Mais oui.

MONSIEUR FÉLIAT

Content? Tu es dans les phosphates, il paraît?

RENÉ

Oui.

MONSIEUR FÉLIAT

Bonne situation?

RENÉ

Assez. J'ai de l'espoir. Je vous demande de me permettre un entretien avec Thérèse, devant vous.

MONSIEUR FÉLIAT

Devant moi? Écoute... je crois que ma présence sera plus utile dans l'atelier. Tu tombes ici en pleine effervescence, en plein conflit entre ouvriers et ouvrières, et je suis assez préoccupé. Et puis, je me doute un peu de ce que tu as à dire à Thérèse... Dieu! Quand tes parents sauront que... Enfin!... J'avais contre elle des préventions qu'elle a dissipées... Elle... Mais je n'ai pas besoin de te faire son éloge. Je vais te l'envoyer. Et ne la retiens pas de trop parce qu'elle non plus ne va pas manquer de besogne... *(Il va à la porte de droite.)* Thérèse... Thérèse... il y a là quelqu'un qui veut vous parler.

(René, sans plus s'occuper de M. Féliat, va à Thérèse gaiement. Thérèse, voyant René, se débarrasse vivement de sa blouse qu'elle jette sur une chaise. Elle va vers lui.)

MONSIEUR FÉLIAT

Ne vous occupez pas de moi... merci... merci.

(M. Féliat sort.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, RENÉ, puis M. FÉLIAT.

(Ils vont l'un à l'autre en s'efforçant de rester maîtres de leur émotion.)

THÉRÈSE

Bonjour, René!

RENÉ

Bonjour, Thérèse.

(Ils se serrent la main. Puis, cédant à leur amour, ils s'embrassent gravement, passionnément.)

THÉRÈSE, à voix basse.

Laissez... laissez... *(Puis, avec un sourire amoureux et suppliant, tout en se dérochant à l'étreinte.)* Laissez-moi, mon chéri, laissez-moi. Parlez-moi.

RENÉ. *un peu solennel.*

Je viens vous rappeler ce qui s'est passé entre nous le soir de la représentation de *Barberine*. Dans un bel élan, vous m'avez dit : « Épousez-moi tout de même, malgré ma pauvreté. Nous aurons du courage et nous serons heureux. » A ce moment, je n'étais qu'un pauvre être veule, que l'effort effrayait. Vos lettres, vos chères lettres ont soutenu mon courage. Par vous, j'ai connu l'enthousiasme de l'action, la joie des tentatives, des espérances, du succès... Je viens vous dire : « Je suis l'homme que vous avez voulu que je sois, marions-nous et allons ensemble. » Ah ! la douceur de ce mot ! Ensemble ! J'entends encore la tendresse de votre voix lorsque vous me l'avez fait remarquer... « Allons ensemble à la conquête de notre place au soleil ! »

THÉRÈSE, *simplement.*

Je suis à vous, mon ami.

(Elle lui tend les mains.)

RENÉ

Enfin !

THÉRÈSE

Enfin !

(Ils se regardent avidement.)

RENÉ

C'est vous !

THÉRÈSE

C'est vous!

RENÉ

C'est bien vous!

THÉRÈSE

Que de choses nous avons à nous dire!

RENÉ

Oh! oui...

(Un long silence. Ils rient.)

THÉRÈSE

Nous allons avoir toute notre vie pour nous les répéter..

RENÉ

Toute notre vie! Vous rappelez-vous quand nous nous sommes quittés...

THÉRÈSE

Ne le rappelez pas. J'ai été si méchante pour vous.

RENÉ

Moi, j'étais sûr que vous me reviendriez.

THÉRÈSE

Vraiment?

RENÉ

Oui.

THÉRÈSE

Alors, lorsque vous avez reçu ma lettre, ma première lettre...

RENÉ

Je ne croyais pas que vous l'écririez aussi tôt.

THÉRÈSE

Elle n'était pas bien longue.

RENÉ

Non : « Mon ami, je vous crois, j'ai confiance en vous et je vous attends, Thérèse ». Il a suffi de ces quelques mots pour assurer mon succès. J'ai pris de l'orgueil en me sachant aimé... Et j'ai vu la vie comme je ne l'avais encore jamais vue... Je suis entré en possession de moi-même... Si vous saviez à quel point le petit jeune homme que j'avais été jusqu'alors m'a fait l'effet d'un étranger ! Il s'est produit comme un dédoublement de moi-même et je continuais à le voir, ce petit inutile, s'agitant dans le vide et la mesquinerie de la vie des enfants de bourgeois parisiens... Et j'ai connu la délicieuse saveur du morceau de pain qu'on doit à ses propres efforts.

THÉRÈSE, *fière*.

C'est bon, n'est-ce pas ?

RENÉ

Oui, c'est bon!... Et vous? Vous voilà directrice d'atelier!

THÉRÈSE

Mais oui!

RENÉ

Savez-vous que mon oncle m'a écrit tout une page d'éloges sur vous?

THÉRÈSE

Je n'ai pas beaucoup de mérite à me dévouer, je suis si heureuse ici. (*Un grand soupir heureux. Elle le regarde et redevient grave.*) Dieu, que je vous aime!

RENÉ, *de même.*

Que je vous aime!

THÉRÈSE

Eh bien, maintenant, il faut aller voir votre père.

RENÉ

Je viens de le voir...

THÉRÈSE, *commencement d'inquiétude.*

Vous ne me disiez rien!

RENÉ

Je ne voulais pas vous attrister.

THÉRÈSE

Il refuse ?

RENÉ

Oui.

THÉRÈSE, *anxieuse.*

Que s'est-il passé depuis huit jours ?

RENÉ

Rien.

THÉRÈSE

Vous m'avez écrit que vous aviez reçu de lui une lettre affectueuse au moment de votre départ.

RENÉ

Il croyait que j'avais renoncé à vous.

THÉRÈSE, *de plus en plus émue.*

Comment l'a-t-il pu croire ?

RENÉ

Vous savez qu'il m'avait défendu de lui parler de vous. Je lui ai obéi. Il a interprété mon silence à sa façon.

THÉRÈSE

Mais vous lui avez dit que vous aviez une situation.

RENÉ

Oui.

THÉRÈSE

Eh bien? Je me rappelle une phrase de lui que vous m'avez rapportée : « Quand tu gagneras ta vie, tu feras ce que tu voudras. »

RENÉ

Lorsqu'il m'a dit cela il me croyait incapable de vivre par moi-même.

THÉRÈSE, *arrivant à l'affolement.*

Mais ses lettres?

RENÉ

Elles étaient muettes à votre égard... Et dans mon désir de le voir changer d'avis, j'y ai vu une atténuation de ma résistance, et j'ai affecté vis-à-vis de vous plus de confiance que je n'en avais parce que je savais que vous en auriez de la joie?

THÉRÈSE, *éperdue.*

Alors?

RENÉ

Alors nous ferons ce que vous acceptiez vous-même il y a un an : nous nous marierons sans son consentement.

THÉRÈSE. *s'affaissant.*

Ce n'est plus possible.

RENÉ

Pourquoi ?

THÉRÈSE

Je vais vous le dire, mon Dieu !... Oh ! que j'aurais voulu vous laisser ignorer cela toujours ! René, pendant votre absence, votre famille a été à mon égard effroyable ! Votre père est venu, dès mon arrivée ici. Il savait que nous nous écrivions et que nous nous étions promis de nous marier à votre retour de Tunisie. Eh bien, il m'a demandé le serment de ne plus vous revoir jamais... Jamais !... Naturellement, j'ai refusé... Alors, la colère l'a fait déraisonner... Oh ! René, ce qu'il a pu me dire ! ce ce que j'ai pu entendre !... Il ne sait pas combien je vous aime... Mon refus de lui céder... Il l'a attribué à un calcul et il m'a dit : « S'il n'avait pas le sou vous ne tiendriez pas autant à lui. » Voilà, René, voilà ce que m'a dit votre père que j'aurais voulu respecter, chérie... Il a supposé cela de moi... Alors, là, je lui ai juré, et je me suis juré à moi-même que je ne vous épouserai jamais sans son consentement. Je ne puis pas être soupçonnée de cela, vous comprenez bien. Plus je suis pauvre, plus je dois être fière. *S'effondrant.* Oh ! mon ami, mon

ami, mon ami! Que j'ai eu du chagrin!... Je n'aurais pas voulu vous dire cela. Mais le moyen de ne pas vous répondre!... Alors, vous comprenez, mon chéri, il faut attendre, il faut attendre qu'il me connaisse mieux.

RENÉ

Non, il ne faut pas attendre.

THÉRÈSE

Je vous jure que je ne manquerai pas à mon serment. Notre constance, notre soumission nous rendront vainqueurs.

RENÉ

Mais, vous...

THÉRÈSE

Moi, je travaille, et cela me permet de vous attendre... Si je ne travaillais pas, si je ne gagnais pas ma vie, je serais condamnée ou à la soumission, ou à la misère, ou à un mariage quelconque. Je travaille, et je puis choisir, et je puis attendre celui que j'ai choisi. C'est parce que je travaille que le refus de votre père ne fait pas mon malheur : il retarde notre bonheur, voilà tout... Attendons.

RENÉ, *ardent.*

Attendons. Quoi? Un changement d'opinion qui ne se produira peut-être jamais? Et nos années de

jeunesse passeront, nous aurons raté notre vie. Alors, je vais retourner à Paris, passer mes longues soirées silencieuses en pensant à vous et souffrant de ne pas être à vous, pendant que vous, ici, vous souffrirez les mêmes souffrances dans la même solitude ! Et nous nous aimons ! Et il ne dépendrait que de nous de nous réunir et de remplacer nos deux misères par un seul bonheur !... Moi, je suis trop malheureux, Thérèse. Voilà deux ans que je vous aime et un an que j'ai accepté tous les labeurs pour vous conquérir. Je vous veux !

THÉRÈSE

Taisez-vous !

RENÉ

Je vous veux ! Votre amour est le seul de ma vie. Il est ma vie elle-même, il est toute ma vie ! Je ne puis pas renoncer à ma vie ! Il faut que je sois à Paris ce soir. Allez-vous me laisser y retourner dans la désolation et rentrer chez moi pour y pleurer ?

THÉRÈSE

Si vous croyez que je ne pleurerai pas.

RENÉ

Je ne souffrirai pas moins parce que je saurai que vous souffrez aussi.

THÉRÈSE

Nous n'y pouvons rien.

RENÉ

Nous pouvons tout. On refuse à notre amour la consécration du mariage. Notre amour est assez fort pour s'en passer. Venez, Thérèse, venez avec moi.

THÉRÈSE

René! René! Que me demandez-vous?

RENÉ

Avez-vous confiance en moi? Regardez mes yeux, les voyez-vous sincères? Me croyez-vous un honnête homme? Croyez-vous que si l'on refuse à notre union la sanction d'une cérémonie, notre union sera moins durable? Est-ce le serment qui en fait la force? Venez, Thérèse. Venez avec moi. Soyez ma femme. Venez. Venez ce soir. Partons ensemble. Aimons-nous! Ah! Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous n'hésiteriez pas.

THÉRÈSE

Ne dites pas cela, je vous en supplie!

RENÉ

Alors, vous n'avez pas confiance en moi?

THÉRÈSE, *dans un cri de pudeur.*

Je ne ferai pas cela ! Je ne ferai pas cela !

RENÉ

Qui vous retient ? Vous êtes seule sur la terre. Vous ne devez de comptes qu'à vous-même. Nul ne pleurera, nul ne souffrira de votre action. Aux préjugés du monde, nous avons donné un an de notre vie, c'est assez les avoir respectés. On a d'abord empêché notre mariage parce que vous étiez pauvre, on veut l'empêcher maintenant parce que vous travaillez. J'ai su m'affranchir, j'ai su me libérer grâce à vous. Je laisse à mes parents leur fortune dont je n'ai plus besoin. C'est assez leur donner, je ne leur dois pas le sacrifice de toute mon existence.

THÉRÈSE

Vous me faites souffrir ! Vous me torturez, mon chéri. Je ne pourrai jamais faire cela, jamais ! Pardonnez-moi ! Je vous aime, je vous jure que je vous aime.

RENÉ

Je vous aime, Thérèse ! Je vous jure que je vous aime ! Toute ma vie est à vous ! Toute ma vie ! Ne me rendez pas malheureux, si malheureux, si malheureux, d'autant plus malheureux que je vous aime davantage.

THÉRÈSE

Je ne pourrai jamais!

RENÉ

Ah! quel malheur!

THÉRÈSE

Quel malheur!

(Elle pleure. Entre M. Féliat.)

MONSIEUR FÉLIAT

Eh bien! C'est pour la faire pleurer comme ça, que tu voulais être seul avec elle? C'est ça qu'on t'a appris dans les phosphates!... *(A Thérèse.)* Allons, mon enfant... *(D'un ton de gronderie douce.)* Vous... C'est vous que je trouve en larmes comme une petite fille...

THÉRÈSE, *séchant ses larmes.*

Excusez-moi.

MONSIEUR FÉLIAT

Oui... Je comprends... Mais son père finira par céder... Et toi, René, je te le dis aussi : « Aie confiance. Ne brusque rien. »

RENÉ

Vous ne...

MONSIEUR FÉLIAT, *l'arrêtant.*

Ah! non! non... Si tu veux bien, pas maintenant.

Nous reparlerons de cela plus tard... A l'heure qu'il est, nous avons d'autres chiens à fouetter. Laissez-nous.

THÉRÈSE, *bas à René.*

Soyez à la gare une demi-heure avant le départ du train. J'irai vous consoler, vous donner du courage, vous dire au revoir.

RENÉ

J'y serai, merci.

(*Il sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE

MONSIEUR FÉLIAT, THÉRÈSE, puis MONSIEUR GUÉRET.

MONSIEUR FÉLIAT

Ma chère enfant, depuis deux jours, il s'est passé dans nos ateliers des choses assez graves, que je vous ai cachées, pensant que la situation s'améliorerait. Les événements se sont précipités. Je suis forcé de tout vous dire. Il faut vous préparer à l'éventualité d'une grosse déception.

THÉRÈSE

Vous me faites peur. Il s'agit de mes ouvrières?

MONSIEUR FÉLIAT

De vos ouvrières, de votre syndicat et de vous. Je ne puis me décider à tout vous révéler d'un seul coup, parce que je suis honteux de vous dire quelle

exigence il m'a fallu discuter et que je serai peut-être forcé de subir. Ne me jugez pas mal, je vous en prie. Attendez de tout savoir. Je suis aussi malheureux que vous le serez lorsque vous aurez tout appris. Les ouvriers se rendent compte que vous êtes l'âme de la résistance.

THÉRÈSE, *folle d'émotion.*

Ils ne demandent pas mon renvoi, je suppose ?

MONSIEUR FÉLIAT

Ils le demandent.

THÉRÈSE

Vous avez refusé ?

MONSIEUR FÉLIAT

Naturellement. Alors, je me suis trouvé en face de forcenés. Ils voulaient envahir l'atelier des femmes. Il y a eu une bagarre. Il y a un blessé.

THÉRÈSE

Vous n'avez pas pu leur faire entendre raison ?

MONSIEUR FÉLIAT

S'ils étaient seuls, on y réussirait. Mais il est venu des gens dont la mission est de semer la haine, des gens illuminés et ignorants, qui croient que le bien des ouvriers s'augmente en proportion du mal fait au patron. Ceux-là sont néfastes pour

ceux qu'ils attaquent, mais plus encore peut-être pour ceux qu'ils prétendent secourir. Le téléphone a apporté ici un ordre de grève.

THÉRÈSE

Les femmes feront le travail abandonné.

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, c'est la mise à l'index, le sabotage, les machines brisées, le feu à l'usine peut-être.

THÉRÈSE

Vos ouvriers sont d'abominables tyrans.

MONSIEUR FÉLIAT

Oui. De même qu'en général les anciens pauvres font les plus mauvais riches, il n'y a pas de pires tyrans que les anciens opprimés.

THÉRÈSE

Alors?

MONSIEUR FÉLIAT

Alors, si je résiste, c'est la ruine. (*Très ému.*) J'ai une femme et des enfants, Thérèse.

THÉRÈSE

Vous venez me dire de m'en aller?

MONSIEUR FÉLIAT

Non. Je vous ai exposé la situation et je vous laisse juge.

THÉRÈSE

Je ne dois pas abandonner celles qui ont eu confiance en moi.

MONSIEUR FÉLIAT

On ne demande pas le renvoi des ouvrières.

THÉRÈSE

On vous le demandera demain.

MONSIEUR FÉLIAT

C'est possible, hélas!

THÉRÈSE

Eh bien?

MONSIEUR FÉLIAT

Je ne les laisserai pas sans secours.

THÉRÈSE

Bien, ce sera pour un jour, une semaine... Mais après, dans un mois? Plus tard? Comment mangeront-elles? Les enfants? Il y aura des petits enfants qui tendront leurs mains pour avoir du pain, vers des mères qui n'en auront pas à leur donner!...

MONSIEUR FÉLIAT

Je ne puis résister qu'en fermant l'usine. La solution n'en sera pas meilleure pour elles.

THÉRÈSE

Et de moi, vous n'aurez pas pitié?

MONSIEUR FÉLIAT

Je saurai reconnaître les services que vous m'avez rendus. Puis voyons la situation avec calme. Vous avez retrouvé René, vous vous marierez.

THÉRÈSE

Non. Vous savez ce qu'ont fait et ce que feront ses parents (*Atterrée.*) Qu'est-ce que je vais devenir... Si vous m'abandonnez, je suis perdue... Je m'étais créé ici une existence honorable, je réalisais mes rêves, je faisais un peu de bien... et je vous avais une grande, une profonde reconnaissance de m'avoir recueillie... Je suis toute seule sur la terre, vous le savez bien. Avant de me décider à venir ici, j'ai tout essayé pour gagner ma vie... Par grâce, ne me rejetez pas dans l'angoisse! Faites un effort, rien qu'un... Le dernier! Laissez-moi parler aux ouvriers... C'est ma vie que je joue!... Si vous me chassez, je ne sais plus où aller...

MONSIEUR FÉLIAT, *angoissé.*

Mais, mon enfant, ils me tiennent à la gorge! Ils me placent en face de la ruine... Oh! que c'est mal ce qu'ils font, de me contraindre, moi, un honnête homme, à une action monstrueuse! Moi qui ai appris à vous aimer, moi qui voulais leur bien et le

vôtre, ils me forcent à la haine et à l'ingratitude, à la lâcheté... Thérèse, je suis très malheureux. Il n'y a rien de plus atroce que la détresse d'un homme de bonne volonté... Mais que faire, que faire...

THÉRÈSE, *ardente.*

Une tentative encore, par la prière, par la persuasion, ou par la fermeté. Par pitié pour moi, par pitié... je demande la pitié, je la mérite... oui, je la mérite... Qu'est-ce que j'ai fait pour être ainsi rejetée par tout le monde... (*Effondrée, comme une enfant :*) Je ne suis pas méchante, pourtant... Alors ! La ruine m'a chassée du mariage. La bassesse d'un homme m'a chassée de chez madame Nérissette, l'égoïsme de l'homme me chasse de chez vous... Où irai-je ? Où?... J'ai bon courage, je fais de mon mieux... Je vous le jure, monsieur, on ne peut pas me reprocher d'avoir été paresseuse ou mauvaise... Je m'efforce d'être bonne, je veux rester honnête... Et je suis renvoyée de partout, de partout... (*Dans des sanglots :* Si je suis de trop sur la terre... Alors... si je suis de trop sur la terre...

MONSIEUR FÉLIAT, *prenant un parti.*

Taisez-vous, Thérèse, je ne puis en supporter davantage... Il ne sera pas dit que je n'aurai pas tout essayé... Je vais les voir...

THÉRÈSE

Oui... Oui... Vous réussirez...

MONSIEUR FÉLIAT

Leur dire...

THÉRÈSE

Allez...

(Entre M. Guéret, très ému.)

MONSIEUR GUÉRET

Féliat! Il ne faut pas attendre. Il faut céder tout de suite... Ils sont fous! Ils s'excitent! On les excite!... Ils sont capables de toutes les sottises... Ils parlent d'envahir l'atelier des femmes et de les mettre dehors, tout de suite... J'ai placé devant la porte deux gaillards solides... Mais...

On entend dans l'atelier voisin un bruit de vitres brisées. Puis, des cris de femmes.

THÉRÈSE, *affolée.*

Allez, monsieur, allez... Empêchez qu'il arrive un malheur... Je partirai... Allez...

M. Guéret et M. Féliat se précipitent en courant dans l'atelier des femmes. Le bruit redouble. Meubles renversés. Cris stridents de femmes.

THÉRÈSE. *seule.*

Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu!

Elle est debout hypnotisée, clouée au sol par la terreur, les yeux grands ouverts fixés sur la porte de l'atelier.

Le bruit redouble. Un coup de revolver. Puis, un silence. On entend la voix de M. Féliat... Puis une acclamation poussée par des voix d'hommes.

M. Guéret et M. Féliat entrent.

THÉRÈSE

Le coup de feu?

MONSIEUR FÉLIAT

En l'air, pour effrayer, je vous dis... Ils ont enfoncé la porte, renversé un établi... et beaucoup crié... Je suis arrivé à temps... Dès qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient, ils se sont calmés. Il n'y a plus dans l'atelier que des femmes qui pleurent.

THÉRÈSE

Il n'y a plus dans l'atelier que des femmes qui pleurent... Alors, je cède. Je m'en vais.

MONSIEUR GUÉRET

— Où allez-vous?

MONSIEUR FÉLIAT

Rien ne vous force à partir aussi vite...

THÉRÈSE, *très grave.*

Si. Je m'en vais. Je vais où je suis contrainte d'aller.

MONSIEUR FÉLIAT

Vous partirez demain.

THÉRÈSE, *de même.*

Non. Je tiens à prendre ce soir le train pour Paris. Mais que vos ouvriers ne se réjouissent pas. Dans cette nouvelle guerre des sexes c'est eux, eux les hommes qui seront vaincus, parce que la femme travaille à meilleur marché, n'ayant pas besoin comme eux d'un surcroît de salaire à porter au cabaret... Et il n'y aura pas que les ouvriers qui connaîtront ces défaites, entendez-vous, monsieur Féliat! Les fils des bourgeois qui n'ont pas l'énergie d'épouser les filles sans dot les trouveront plus tard sur leur chemin, ces malheureuses qu'ils auront eux-mêmes contraintes au travail!... Il faut en prendre votre parti... Des temps nouveaux sont venus. Dans tous les pays, dans les villes, dans les campagnes, chez les pauvres et les demi-pauvres, de chaque foyer déserté pour l'alcool ou laissé vide par ceux qui

n'ont pas le courage du mariage, se lèvera une femme qui l'abandonnera et qui viendra s'asseoir à côté de vous, à l'usine, à l'atelier, au bureau, au comptoir. Vous ne l'aurez pas voulue ménagère, et comme elle ne se voudra pas courtisane, elle sera l'ouvrière, la concurrente... et la concurrente victorieuse...! Adieu!)

(Elle sort.)

RIDEAU

PQ
2201
B5F4

Brieux, Eugène
La femme seule

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

